Robert DOLE

Professeur d'anglais d'origine américaine
à l'Université du Québec à Chicoutimi

(2002)

MON ALLEMAGNE

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@ugac.ca

Site web pédagogique : <http://www.ugac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Robert DOLE
[Professeur d'anglais d'origine américaine à l'UQAC]

MON ALLEMAGNE.

Montréal : Leméac Éditeur, 2002, 115 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 20 avril 2010 de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : Robert_Dole@uqac.ca

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 26 novembre 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Robert DOLE

Professeur d'anglais d'origine américaine
à l'Université du Québec à Chicoutimi

MON ALLEMAGNE

Montréal : Leméac Éditeur, 2002, 115 pp.

[6]

Données de catalogage avant publication

Dôle, Robert, 1946

Mon Allemagne

(Ici l'ailleurs)

ISBN 2-7609-6504-X

1. Dôle, Robert, 1946-. 2. Protestantisme. 3. Tolérance.

4. Allemagne - Civilisation. I. Titre. II. Collection.

Table des matières

Quatrième de couverture

- Chapitre 1. [Mon introduction à l'Allemagne](#)
- Chapitre 2. [J'apprends l'allemand](#)
- Chapitre 3. [Mon premier Allemand](#)
- Chapitre 4. [Ma première visite en Allemagne](#)
- Chapitre 5. [Ma première amante allemande](#)
- Chapitre 6. [Mon premier amant allemand](#)
- Chapitre 7. [Je vis près de l'Allemagne](#)
- Chapitre 8. [Je vis en Allemagne](#)
- Chapitre 9. [Les relations entre l'Allemagne et la Pologne](#)
- Chapitre 10. [Ma République démocratique allemande](#)
- Chapitre 11. [Stefan Zweig](#)
- Chapitre 12. [Pardonnez-moi la vie possible](#)
- Chapitre 13. [Le protestantisme, religion allemande](#)

En guise de conclusion

Mon Allemagne

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Comme beaucoup d'Américains nés au lendemain de la Seconde Guerre, Robert Dôle a été élevé dans la haine des Allemands. Comme protestant, il a aussi grandi dans les préjugés contre les juifs. Il défie pourtant ce double interdit, apprend l'allemand à Harvard puis part vivre et travailler en Allemagne, en Irlande, en Espagne, dans les années soixante-dix. Toute cette période représente un apprentissage de la vie, au fil des rencontres, des langues, des amours, mariage, paternité ou bisexualité.

Robert Dôle évoque la place de la foi protestante, l'ouverture à l'inconnu, au pardon, à la certitude qu'aucun peuple ne représente le mal ou le bien absolu. Il nous réconcilie avec son Allemagne, la « bonne Allemagne » qui de ses esprits éclairés a nourri l'Europe, mais aussi les États-Unis, et peut aujourd'hui enfin retrouver sa juste place, par-delà la nuit nazie.

Robert Dôle enseigne à l'Université du Québec à Saguenay (Chicoutimi). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont le remarqué Comment réussir sa schizophrénie.

L'Ailleurs, l'écriture, ici dévoilée, chuchotée, partagée.

[7]

Pour mes amis allemands, juifs et polonais

Alle Menschen werden Brüder.
« Tous les hommes seront frères. »

Schiller

[9]

Mon Allemagne

Chapitre 1

Mon introduction à l'Allemagne

[Retour à la table des matières](#)

Je n'ai jamais eu d'enfance et je ne sais qui je dois blâmer pour cette injustice.

S'il faut nommer des coupables, j'ai le choix entre Adolf Hitler, les nazis, les Allemands ou la race humaine. Je m'explique. La première qualité de l'enfance est l'innocence. Un aspect fondamental de l'innocence est la capacité de faire confiance. Les adultes veulent que les enfants leur fassent confiance. Ils veulent que les enfants croient que les adultes sont bons et qu'ils savent ce qu'ils font. Sans cet élément de confiance, toute éducation devient impossible. Lorsque les enfants commencent à douter de la bonté et de la sagesse des adultes, ils quittent l'enfance et se révoltent.

Mon enfance a été détruite par les crimes nazis. Je me souviens d'avoir vu les premières [10] photos des camps d'extermination nazis publiées dans les journaux de Washington dès mon plus jeune âge. Je devais avoir huit ou neuf ans. Je voyais des tas de cadavres nus.

C'étaient les dépouilles de millions de gens tués dans les chambres à gaz d'Auschwitz, de Majdanek, de Buchenwald, de Dachau. J'ai demandé à mes parents pourquoi les Allemands avaient tué tous ces gens-là et j'ai eu comme réponse : « Parce qu'ils étaient juifs. »

Ce fut un vrai traumatisme pour moi. J'ai décidé que je ne voulais pas vivre dans ce monde. Je voulais inventer une machine pour me transporter vers une autre planète. J'avais peur de la race humaine. Je refusais de faire partie d'une espèce qui avait tué six millions de personnes simplement parce qu'elles étaient juives. Je n'avais aucune idée, à l'âge de huit ans, de ce qu'était un juif ou un Allemand, mais j'ai tout de suite eu la certitude que les Allemands étaient des bourreaux impardonnables et les juifs, des victimes innocentes.

Mon premier contact avec la question allemande s'est donc fait sur cet article de foi : les Allemands sont dégoûtants et les juifs sont mes frères opprimés. Pourtant, l'impact principal de la Seconde Guerre mondiale sur moi ne fut pas cette division entre les bons juifs et les mauvais Allemands, [11] mais plutôt la perte d'innocence à un âge trop précoce. J'avais découvert trop tôt que les adultes ne sont pas tous bons et que beaucoup d'entre eux ne savent pas ce qu'ils font. J'en ressentis une profonde insécurité métaphysique.

Autour de moi dans la ville de Washington des années cinquante vivaient les Noirs les plus pauvres des États-Unis, des gens qui venaient d'arriver des champs de coton du Sud. Je me souviens de leur misère, de leur humiliation quotidienne dans une société profondément raciste. J'entends toujours leurs chants qui venaient des maisons du quartier, de leurs enfants endimanchés qui sortaient des églises comme des anges prêts à affronter une vie diabolique. Je n'avais pas de pays spirituel qui corresponde à la réalité sociale qui m'entourait. Je soupçonnais que les hommes politiques de Washington étaient aussi bornés et corrompus que les responsables des tragédies de la Seconde Guerre mondiale, dont les histoires et les photos emplissaient les maisons et les conversations de Washington.

La vie des adultes me fascinait et me faisait peur en même temps. La Seconde Guerre mondiale a coûté la vie à cinquante-cinq millions de personnes. Elle a détruit mon enfance. Un but secret de ma vie a été de savoir qui blâmer pour ce malheur. [12] Enfant, j'avais tendance à trouver toute la nation allemande coupable. J'ai décidé que je voulais déterminer tout seul si les Allemands étaient programmés génétiquement pour être moralement inférieurs aux autres peuples du monde. Ce fut la mission de ma vie. Aujourd'hui, à cinquante-cinq ans, je suis prêt à révéler les conclusions auxquelles je suis arrivé.

Il faut dire que le mot « allemand » a changé de signification à cause des horreurs de la guerre. La signification d'un mot est constituée tant de sa dénotation que de ses connotations. La dénotation est déterminée objectivement, tandis que les connotations sont le résultat des expériences subjectives. À cause de cette guerre, dans l'opinion du monde entier, la réputation du peuple allemand a souffert d'une blessure irréversible. Les films et les livres qui relatent cette guerre donnent une image monstrueuse des Allemands. Il est tout à fait normal que les peuples qui ont été victimes des crimes nazis veuillent exagérer les défauts des oppresseurs. Les cinéastes et les auteurs attribuent aux personnages allemands des excès de cruauté sans équivalent dans l'histoire de l'humanité. Nombreux sont les francophones qui continuent à traiter les Allemands de « Boches ».

[13]

Certains historiens disent que les crimes des nazis étaient prévisibles en raison de la tradition philosophique allemande. Certains blâment même Martin Luther pour ces horreurs, car Luther était sans doute antisémite et il disait que les chrétiens avaient l'obligation d'obéir aux autorités. L'antisémitisme et l'obéissance civile semblent être des traits permanents de la mentalité allemande. Mais c'est faire abstraction des millions d'Allemands qui ne sont pas antisémites et du fait que la base philosophique des révolutions socialistes est l'œuvre d'un philosophe allemand, Karl Marx, et de ses multiples disciples.

Aujourd'hui, le monde risque de s'autodétruire dans une troisième guerre mondiale qui sera une guerre entre les pays pauvres du tiers monde et les pays riches et impérialistes. A-t-on le droit de dire que la haine et le mal qui semblent menacer la survie même de l'humanité ont leur origine dans la théologie allemande et les délires de celui qui a fondé le protestantisme, Martin Luther ? Les Allemands sont-ils plus responsables que les autres peuples du gouffre au bord duquel le monde se trouve aujourd'hui ?

Je voulais que ma vie soit une enquête permanente sur l'origine du mal et qu'elle offre certaines pistes de solution. Très tôt je [14] suis devenu pacifiste, surtout à cause des excès de la Seconde Guerre mondiale. Si les autres Américains de ma génération avaient été pacifistes comme moi, la guerre du Vietnam et celle du Golfe n'auraient pas eu lieu, les Palestiniens auraient un pays indépendant et paisible depuis cinquante ans, et le monde n'aurait pas aujourd'hui à faire face à la possibilité de sa disparition permanente.

L'un des plus grands pacifistes du vingtième siècle fut Stefan Zweig, un auteur juif de langue allemande né en Autriche, qui fait aussi partie de la tradition philosophique des écrivains de langue allemande et reste mon auteur favori. Il représente, mieux que tout autre, la gloire de la civilisation de langue allemande. Il a dit : *Meine Heimat ist die deutsche Sprache* (« Ma patrie est la langue allemande »). C'est une patrie que j'ai appris à aimer, où je me sens vraiment bien et chez moi, une patrie que j'aimerais partager avec mes lecteurs. Moi, ancien Américain et auteur de langue française, j'ai une autre patrie, une autre Allemagne, l'Allemagne des écrivains, des poètes, des philosophes. J'ai l'honneur de la présenter ici dans ces pages.

Je me rends compte aujourd'hui que mon premier vrai contact avec la culture allemande fut en fait mon contact avec la [15] religion protestante, car cette religion a pris naissance en Allemagne au XVI^e siècle. Je viens de familles protestantes qui vivent en Amérique depuis 1620. Elles se sont installées en Nouvelle-Angleterre afin de créer une nation protestante dont le rêve était d'établir le Royaume de Dieu sur Terre au Nouveau Monde. Si elles étaient protestantes, c'est parce

qu'un Allemand nommé Luther avait eu le courage de rompre avec l'Église de Rome. Luther fut le premier chrétien à promouvoir la lecture personnelle de la Bible comme nourriture spirituelle. Avant lui, seuls les prêtres avaient accès à la Bible. Luther fut le premier depuis saint Jérôme à faire une traduction de la Bible dans une langue vernaculaire. Cet exploit eut lieu juste après l'invention de la presse à imprimer de Gutenberg. La Bible allemande de Luther fut donc le premier livre imprimé pour les masses. Pendant mon adolescence, je lus toute la Bible car je voulais être un bon protestant. À mon insu, cet exercice spirituel et intellectuel faisait partie d'une tradition dont l'origine était allemande. Je me donnais une culture allemande sans le savoir. En fait, ce que l'Amérique traditionnelle a en commun avec l'Allemagne traditionnelle est précisément la vénération de la Bible. En devenant un bon protestant américain, je m'insérais dans un héritage que les [16] Américains partagent avec les Allemands. Lorsque j'entre dans une église protestante, où qu'elle soit dans le monde, j'entre en même temps dans un symbole de la civilisation allemande. Si j'avais à répondre à la question : « Quelle est votre vraie identité ? » je pense que je dirais simplement : « Protestant ». À ce titre, je suis à la fois Américain et Allemand.

En lisant la Bible dans mon adolescence, j'ai découvert un concept de l'Ancien Testament qui m'a hanté toute ma vie. Il s'agit de « l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel ». Dans mon imagination active de jeune idéaliste, j'ai attribué à la Shoah nazie la signification religieuse de la prophétie de Daniel. Ce qu'avaient fait les nazis était prévu dans la religion juive par l'un de leurs prophètes. Je me demandais pourquoi les théologiens juifs et chrétiens n'étaient pas arrivés à la même conclusion. Je commençais à croire que j'étais fou. De toute manière, je maintiendrai toute ma vie cette interprétation personnelle de la Shoah. Je suis allé visiter les camps de concentration d'Auschwitz et de Majdanek. J'ai vu Majdanek pendant l'été 1999, alors que mon fils étudiait à l'université catholique de Lublin, située à côté. Je me disais que ce monument, au lieu de m'obliger à mettre en doute encore une fois l'existence de Dieu, était au [17]

contraire la preuve de Son existence. Dieu avait dit au prophète Daniel que ce crime indicible aurait lieu et il avait raison. À mes yeux, si Daniel n'avait pas prophétisé la barbarie nazie, je ne pourrais pas croire en Dieu. Puisque je suis incapable de vivre sans Dieu, il faut que ma version de l'histoire soit correcte.

Primo Levi, qui a passé la Seconde Guerre mondiale incarcéré à Auschwitz, dit qu'après les camps de la mort nazis, personne ne peut plus croire en Dieu. Ses paroles exactes sont les suivantes : *Oggi io penso che, se no altro per il fatto che un Auschwitz è esistito, nessuno dovrebbe ai nostri giorni parlare di Provvidenza : ma è certo che in quell'ora il ricordo del salvamenti biblici nell avversità estreme passò come un vento per tutti gli animi (Se questo è un uomo, p. 140)*. Cela veut dire : « Aujourd'hui je pense que, simplement parce qu'Auschwitz a existé, personne de nos jours ne devrait parler de la Providence : mais il est certain qu'à cette heure, le souvenir du salut biblique dans l'adversité extrême passa comme un vent dans toutes les âmes. » Levi exprime parfaitement ici le paradoxe des intellectuels modernes qui ont lu la Bible. Ils savent qu'il ne peut y avoir de preuve rationnelle de l'existence de Dieu, mais ils sont incapables de se débarrasser de leur culture biblique. Si Dieu n'existe pas pour nous, Sa [18] parole existe et elle nous reconforte et donne à notre vie un espoir et une dignité qui rendent possible l'impossible. *Unsere Gedanken sind frei*, « Nos pensées sont libres », disaient ceux qui étaient enfermés dans les camps de la mort. Ce sera aussi mon attitude vingt ans après la fin de la guerre, lorsque je serai incarcéré contre ma volonté dans des hôpitaux psychiatriques, pour homosexualité. J'ai mes propres pensées et mes propres ressources spirituelles. Ma force psychologique principale vient de ma foi biblique et ma lecture biblique fait partie de mon appartenance à une religion allemande, le protestantisme.

[19]

Mon Allemagne

Chapitre 2

J'apprends l'allemand

[Retour à la table des matières](#)

Je commençai à apprendre l'allemand en septembre 1964 lorsque j'entrais à l'université Harvard. J'avais dix-huit ans. Très tôt je me mis à lire en allemand comme si de rien n'était. je crois que la lecture constitue la meilleure façon d'apprendre une langue étrangère si on ne peut habiter dans un pays où les gens parlent la langue. On lit, on lit, on lit, et on finit par comprendre. Il ne faut jamais traduire ce qu'on lit mais plutôt essayer de comprendre les mots nouveaux dans leur contexte linguistique. je cherche rarement les mots qui ne me sont pas familiers dans un dictionnaire, mais je leur attribue une signification selon leurs associations avec les autres mots du texte.

C'est de cette manière que j'avais déjà appris le français et j'adoptai cette approche [20] pour l'allemand. Plus tard, ce serait aussi le secret de mon apprentissage de l'italien, de l'espagnol, du polonais et du russe.

Pendant mon premier trimestre à Harvard, je pris aussi un cours de philosophie. Ce cours me donna l'occasion de lire les philosophes alle-

mands en allemand. J'écrivis une dissertation sur *Die Geburt der Tragédie* (*La Naissance de la tragédie*) de Friedrich Nietzsche et j'obtins la note A+. Je crois que mon professeur était surtout impressionné par ma capacité de citer l'œuvre de Nietzsche dans sa version originale.

Ce qui me fascinait chez Nietzsche était surtout le mariage du génie et de la folie. Il termina ses jours emprisonné dans un hôpital psychiatrique. Je soupçonnais déjà que j'étais schizophrène et je considérais donc Nietzsche comme un camarade. J'ai toujours été intrigué par les philosophes fous. Sait-on que de grands penseurs tels que Nietzsche, Emerson, James et Tillich passèrent des périodes importantes de leur vie internés ? Comme si la tâche de penser plus que les gens normaux condamnait ces philosophes à la folie, ou bien que le fait d'être fous les avait obligés à penser plus que les autres.

Lorsqu'on commence à avoir des idées profondes, on s'isole du reste de l'humanité. On voit les vraies horreurs de la vie et leur regard nous rend fous. Les grands penseurs [21] de toutes les cultures et de toutes les époques, qu'ils soient philosophes, prophètes ou poètes, ont toujours eu la réputation d'être des malades mentaux. Cela se voit dans l'œuvre de Nietzsche, et celle d'autres grands penseurs allemands, d'une manière plus évidente que dans d'autres cultures, comme si les Allemands étaient prêts à admettre plus facilement que d'autres peuples les liens qui unissent le génie et la démence.

Certains historiens tiennent Nietzsche responsable du succès de la philosophie nazie en Allemagne. Les nazis voulaient créer une race supérieure digne de *l'Übermensch* (le Surhomme) de Nietzsche. L'une des principales idées exposées par Nietzsche et d'autres philosophes allemands du dix-neuvième siècle fut le concept de création de nouveaux mythes. Ils se disaient que la mythologie témoigne de l'aspect permanent et universel de la condition humaine. Il suffit donc de se servir de cet aspect de la psyché humaine pour créer de nouveaux mythes qui puissent aider à une cause juste. Pour les nazis, la cause juste fut la suprématie du peuple allemand.

Je reviens donc au thème principal de ce livre, celui du rôle des philosophes allemands dans la tragédie du mouvement nazi. Peut-on tenir Luther et Nietzsche [22] responsables des crimes des nazis, comme le font certains historiens ? Peut-on continuer à blâmer l'âme allemande pour les excès de la Seconde Guerre mondiale ? J'ai toujours désiré donner une réponse éclairée à ces questions.

Si l'on juge Luther et Nietzsche coupables d'être à l'origine du mouvement nazi, a-t-on le droit aussi d'en vouloir à Karl Marx pour les crimes de Staline ? Faut-il critiquer mes ancêtres puritains qui voulaient créer un modèle de charité chrétienne en Nouvelle-Angleterre parce que la culture américaine actuelle ne correspond pas du tout à ce qu'ils auraient souhaité ? Les crimes de l'Inquisition sont-ils attribuables aux enseignements de Jésus ? Est-ce la faute du pape si certains catholiques fanatiques tuent des médecins qui pratiquent des avortements ?

Si on répond oui à ces questions, on devrait donc interdire aux gens de penser et de publier leurs pensées. Etre grand, disait Emerson, veut dire être mal compris. Notre civilisation est peut-être arrivée à la fin de la philosophie. Une culture qui ne pense plus est condamnée à disparaître. Si la philosophie ne sert à rien parce qu'elle est toujours mal comprise, doit-on essayer de réprimer la capacité de penser ? En fait, on est philosophe comme on est écrivain : parce qu'on ne peut pas faire autrement. Certaines [23] personnes sont obligées de penser plus profondément que les autres juste pour survivre. Lorsque je me trouvais enfermé dans un hôpital psychiatrique à l'âge de dix-huit ans, avec le diagnostic de schizophrénie inguérissable, je sus que j'étais obligé de penser très fort juste pour sauver ma vie. Les philosophes allemands comme Nietzsche me servaient d'inspiration et me donnaient de l'espoir. Je voulais faire le contraire de Nietzsche. Il avait terminé sa carrière de philosophe dans un hôpital psychiatrique. Moi, dans ma chambre d'hôpital, je voulais commencer la mienne.

[25]

Mon Allemagne

Chapitre 3

Mon premier Allemand

[Retour à la table des matières](#)

Je fis la connaissance de mon premier Allemand le 28 mars 1965, en la personne du théologien Paul Tillich. je n'avais jamais vu d'Allemand avant. Tous les jeunes Américains de ma génération étaient convaincus que les Allemands étaient diaboliques. S'il devait exister une exception à cette règle, ce serait Tillich. Sans aucun doute était-il pour nous exactement ce que Jean-Paul Sartre personnifiait pour les jeunes Français de notre génération, c'est-à-dire le philosophe vivant le plus vénérable et le plus admiré de son pays. Tillich avait la réputation d'être le plus grand théologien protestant allemand du vingtième siècle, et même aujourd'hui, trente-sept ans après sa mort, nul ne saurait mettre en question cette réputation. Tillich avait des connaissances encyclopédiques en [26] théologie, en philosophie, en histoire et en psychologie. Il maîtrisait aussi six langues : l'allemand, l'anglais, le français, l'hébreu, le grec et le latin. Il était le dernier des cachalots. Aujourd'hui, les universitaires se spécialisent de plus en plus sur des sujets toujours plus restreints. Tillich, lui, donnait l'impression de tout savoir sur tout.

J'allai voir Tillich parce que j'étais à la recherche d'un père. Mon propre père, tout comme mon premier psychiatre, m'avait totalement rejeté parce que j'étais homosexuel. Je ne voulais pas passer toute ma vie sans avoir de père et Tillich me semblait être un candidat idéal pour cela. Après tout, sa théologie était basée sur l'acceptation. Sa devise était : « Acceptez que vous êtes accepté. » Dieu nous accepte tels que nous sommes. Dieu est bon et il nous aime, quoi que nous fassions et qui que nous soyons. Certainement, Tillich m'accepterait tel que j'étais, lui qui était, à mes yeux, le représentant de Dieu sur terre.

Je présentai à Tillich une dissertation que j'avais écrite pour lui, intitulée « La preuve phénoménologique de Dieu ». Il accepta de la lire. C'est ainsi que nous réalisâmes une véritable métempsychose. Je demandai sa permission d'être lui et il me l'accorda. « Voulez-vous que je sois vous ? lui demandai-je. Si vous me donnez vingt [27] minutes de votre vie, je vous donne ma vie tout entière. » J'héritai donc de l'oeuvre, de la foi, de l'âme de Tillich. Il devint mon père spirituel, mon maître, mon ange gardien. Je fus pour lui l'ange de la mort et un disciple qui se souviendrait toute sa vie de lui, de ses livres, de ses luttes, mais surtout de son sourire. Il avait un sourire béatifique. Je le garde enfermé dans mon cœur depuis trente-sept ans. J'ai aujourd'hui envie de partager ce sourire allemand avec le monde entier.

Tillich mourut sept mois après notre rencontre. Du moins, les journaux annoncèrent-ils sa mort en octobre 1965. En réalité, il a simplement effectué un transfert corporel. Je suis Paul Tillich. Il n'est jamais mort, il s'est simplement donné une deuxième vie, la mienne. Son Mouvement socialiste religieux allemand renaît. Il a créé un nouveau mythe, comme Nietzsche l'aurait voulu.

Puisque le but secret de ma vie a toujours été de dire quelque chose d'original sur Tillich, je suis aujourd'hui prêt à le faire. Je découvre que Tillich était schizophrène, comme moi. C'était un vrai mystique et le vrai mysticisme est une véritable forme de schizophrénie. Il eut trois épisodes psychotiques pendant la Première Guerre mondiale alors qu'il travaillait auprès des soldats protestants allemands en France. Il vit mourir [28] des centaines de milliers de jeunes soldats

et les traumatismes qu'il subit l'obligèrent à mettre en doute et son nationalisme allemand et sa foi chrétienne. Pendant la nuit du 30 au 31 octobre 1915, Tillich eut une vision que les psychiatres d'aujourd'hui diagnostiqueraient comme une hallucination schizophrénique. En octobre 1916, et encore en avril 1918, Tillich éprouva ce que les mystiques appellent la nuit obscure de l'âme. Les psychiatres poseraient quant à eux le diagnostic de psychose paranoïaque.

En 1920, Tillich annonça au monde que sa théologie venait du *kairos*. Dans le Nouveau Testament, rédigé en grec, le *kairos* principal fait référence au moment propice pour le retour du Christ en chair et en os dans ce bas monde. Tillich avait un gigantesque complexe messianique, comme beaucoup de schizophrènes. La tâche du Messie est de juger les vivants et les morts, et c'est précisément ce que fit Tillich dans ses livres. Le Messie doit aussi abaisser les riches et exalter les pauvres. Ce dogme donne donc une justification théologique au Mouvement socialiste religieux allemand. L'idée principale de la théologie tillichienne est que Jésus fut le premier socialiste. Tillich voulait marier la foi chrétienne à la philosophie socialiste. Il représentait donc les deux grandes traditions idéalistes de la pensée [29] allemande : la tradition théologique, qui remonte à Luther, et la tradition philosophique, qui remonte à Leibniz.

J'ai passé ma vie à étudier la vie et l'œuvre de Tillich. En affirmant qu'il était schizophrène et qu'il le savait, je ne veux pas insulter sa mémoire. Moi, qui suis schizophrène, j'essaie simplement de donner une image positive à une maladie que tout le monde craint. Je sais qu'une psychose peut être la source d'une très grande créativité. Je crois que la vie de Tillich est la preuve de cette affirmation, et j'espère que la mienne le sera aussi. Tillich avait deux grands secrets qu'il savait occulter afin de protéger sa carrière dans les universités américaines des années cinquante. Le premier était son histoire de démence et le deuxième était sa loyauté fondamentale envers le mouvement communiste international. J'ai découvert ses secrets et je suis heureux de les partager avec les lecteurs.

En choisissant Tillich comme père spirituel, je suis devenu Allemand moi-même. Qui prend pays prend père.

Tillich répétait très souvent cette phrase : *It's going to be very bad here* (« Ça va aller très mal ici »), parlant des États-Unis. Les Américains qui l'écoutaient se regardaient ironiquement car ils croyaient que Tillich était fou. Maintenant, en l'an 2002, il faut se [30] demander si Tillich avait raison. Cela va-t-il très mal aux États-Unis ? je suis convaincu que Tillich avait raison, qu'il voyait clair, qu'il était un vrai prophète. Les vrais prophètes disent les vérités que les gens simples ne veulent pas entendre. Il faut admettre que Tillich est resté profondément allemand toute sa vie. Lui qui avait pris part aux batailles de la Première Guerre mondiale contre l'Empire britannique, lui qui avait dit aux soldats allemands qu'il était doux et noble de mourir pour la patrie allemande, lui qui fut un marxiste dévoué et secret pendant les trente-deux années qu'il vécut aux États-Unis, peut-être aurait-il aimé assister à la désintégration de son pays d'adoption.

On peut se poser la question du sens de cette prévision. Tillich n'avait certainement pas prévu les attentats du 11 septembre. Il avait, en revanche, pressenti la fin de l'empire américain. Lui qui connaissait si bien l'histoire européenne savait fort bien que tous les empires finissent par tomber. Selon ses propres paroles, il prévoyait « la catastrophe finale de l'histoire », ce qui impliquait, à ses yeux, la victoire inévitable du socialisme sur le capitalisme. Il ne pensait certainement pas à une guerre des pays du tiers monde contre la civilisation européenne. Selon moi, Tillich avait raison en disant que [31] ça irait très mal dans mon pays d'origine même s'il ne connaissait pas les détails exacts de la chute de l'empire américain.

[33]

Mon Allemagne

Chapitre 4

Ma première visite en Allemagne

[Retour à la table des matières](#)

Je suis allé en Allemagne pour la première fois le 15 août 1968. je pris le train à Paris et arrivai à Kehl. C'était la fête de l'Assomption. Tout était donc fermé en France et dans cette partie de l'Allemagne qui était catholique. Évidemment, la fête de l'Assomption n'existe ni dans les parties protestantes de l'Allemagne ni dans les pays anglo-saxons. Ma première impression de l'Allemagne fut celle d'un pays propre où tout était en ordre. je me permets de rappeler à mes lecteurs que je viens des villes sales des États-Unis. J'ai passé mon enfance et mes années d'études universitaires dans des quartiers biraux de Washington et de Boston. C'étaient des endroits où l'enlèvement des ordures était inadéquat. Aux États-Unis, les services municipaux ne ramassent pas les [34] poubelles aussi souvent dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches. J'avais l'habitude de voir des ordures partout. Quand je suis arrivé à Kehl, j'ai été frappé par la propreté.

Une collègue algérienne a affirmé que les centres-villes des États-Unis constituent le « quart monde ». Elle a certainement raison. J'ai donc très tôt acquis le sens de la *deutsche Ordnung*, l'ordre allemand. Quand quelque chose va mal, n'importe où dans le monde, je dis à haute voix, *Das ist nicht in deutscher Ordnung* (« Ce n'est pas dans l'ordre allemand »). Si je dis cette phrase en Allemagne, les gens comprennent ce que je veux dire. Si je la dis en dehors de l'Allemagne, mes interlocuteurs ont tendance à croire que je délire.

Quand je mis le pied en Allemagne pour la première fois en 1968, mon allemand était encore rudimentaire, tout comme mon italien. Je parlais couramment le français, bien qu'avec un fort accent anglais. Je me disais simplement que je devrais arriver à apprendre à parler l'allemand comme j'avais appris à parler français. Il suffisait d'être patient, de beaucoup écouter et de beaucoup lire. Avec le temps, mon accent en français a beaucoup diminué, quoiqu'il restera toujours des traces de mes origines. J'ai l'impression que ce n'est pas le cas pour mon [35] allemand. Quant à la prononciation de l'allemand, le fait d'avoir l'anglais comme langue première est un atout car c'est aussi une langue germanique. Les difficultés de l'allemand pour un anglophone se situent au niveau du vocabulaire et de la grammaire, mais pas de la prononciation. Si on parle assez correctement l'allemand standard, les différences d'accent ont très peu d'importance. Il est déjà arrivé qu'un Suisse avec qui je parlais allemand me demandât si j'étais Allemand. Il arrive moins fréquemment qu'un francophone avec lequel je parle français me demande si je suis Belge, ou Suisse, ou Québécois. Parfois, un Français me répond en anglais dès qu'il décèle mon accent anglais. Je lui réponds inévitablement en polonais. Je ne me souviens pas d'une seule fois où un Allemand m'ait répondu en anglais à cause de mon accent. J'ai donc tendance à croire que j'ai moins d'accent en allemand qu'en français. Il est certain, cependant, que je serais incapable d'écrire des articles et des livres en allemand.

Lors de mon premier voyage en Allemagne, je dormais dans les auberges de jeunesse et je faisais de l'autostop. Les jeunes Allemands étaient vraiment très patients quand que je massacrais leur langue. Il

est normal en Europe d'entendre les jeunes [36] gens s'essayer aux langues étrangères. Tous les Européens instruits ont fait l'expérience d'apprendre d'autres langues et ils savent se montrer patients avec les personnes qui font un effort en ce sens. Ce n'est pas le cas en Amérique du Nord où l'apprentissage des langues étrangères est moins fréquent.

J'ai tout de suite aimé l'Allemagne. La campagne et les petites villes de la Forêt noire sont délectables. Je suis entré en Allemagne l'esprit ouvert. Pour les autres jeunes gens de ma génération, l'Allemagne était surtout la patrie des nazis. Pour moi, par contre, elle était le pays d'origine de Paul Tillich et d'autres écrivains allemands que j'aimais. L'Allemagne représentait aussi pour moi à cette époque la possibilité de fuir les horreurs de la guerre du Vietnam. J'avais fait tout ce que je pouvais pour protester contre cette guerre et je savais fort bien que mes protestations, comme celles de mes amis, étaient déjà vouées à l'échec. J'avais besoin de m'éloigner le plus possible de tout ce qui me rappelait la version américaine de la barbarie nazie. Les nazis sont responsables de la mort de cinquante-cinq millions de personnes. Les Américains ont tué trois millions de Vietnamiens. Aujourd'hui, le monde envisage la possibilité d'une autre guerre de longue haleine. La liste des bourreaux ne finit jamais : Adolf Hitler, [37] Joseph Staline, Richard Nixon, Henry Kissinger, Pol Pot, Augusto Pinochet, Ariel Sharon. C'est toujours plus simple de ne pas vivre dans un pays qui est en train de commettre un génocide.

[39]

Mon Allemagne

Chapitre 5

Ma première amante allemande

[Retour à la table des matières](#)

Je fis la connaissance de Renate devant l'Institut Goethe de Dublin en 1970. j'ai vécu en Irlande, pays de ma grand-mère maternelle, de 1968 à 1970. Je fréquentais l'Institut Goethe pour emprunter des livres allemands et pour suivre des cours de langue allemande. Un jour, Renate m'a vu. je portais un manteau vert de l'armée de l'Irlande du Nord de la Seconde Guerre mondiale. Elle m'apostropha en allemand. C'est ainsi que commença une amitié qui dura trente ans.

Nous sommes vite devenus amants. Il était beaucoup plus facile pour les étrangers à Dublin d'avoir ouvertement une liaison que pour les gens du pays. L'Irlande était à cette époque un pays très catholique. Il était impossible d'acheter des contraceptifs. Lorsqu'un jeune homme de Dublin allait à [40] Londres ou à Belfast, il achetait des boîtes de préservatifs pour ses amis. On lavait les préservatifs après les ébats, on les séchait, et on les réutilisait encore et encore.

Renate et moi décidâmes de passer une fin de semaine sur les îles Aran. C'est la dernière région de l'Irlande où les gens parlent toujours l'irlandais. Pour y aller, nous achetâmes des anneaux en laiton chez Woolworth afin d'avoir l'air d'un couple marié. Nous descendîmes dans une maison de paysans. La propriétaire avait deux salles à manger, une pour les hommes et l'autre pour les femmes. C'était sa manière d'empêcher que des péchés mortels commençassent sous son toit. Elle m'a donné la permission de prendre le petit déjeuner dans la salle des femmes en disant : « C'est parce que vous êtes mariés. » Renate et moi allâmes à une danse au village. À l'extérieur de la salle se promenait un jeune prêtre avec une lampe de poche. Sa tâche consistait à découvrir les jeunes gens qui essayaient de s'embrasser dans les arbres et les broussailles à côté de la salle. L'Irlande était un pays saint où l'amour avant le mariage était strictement défendu. Elle a beaucoup changé depuis les années soixante.

Renate m'appelait « Creezy ». Elle avait lu un roman français qui portait ce titre, et elle croyait que ce surnom me convenait [41] parfaitement. Elle parlait français, espagnol, anglais et allemand. Nous sommes toujours en relation. En 1992, elle a célébré ses cinquante ans. Elle les a fêtés avec ses amis et parents chez elle en Allemagne. Elle avait invité plusieurs de ses nombreux anciens amants, mais je fus le seul à accepter l'invitation. Je découvris encore une fois qu'il est beaucoup plus facile pour un bisexuel de maintenir une amitié avec une ancienne amante que pour un hétérosexuel. On dirait que les bisexuels sont plus intéressés par l'âme de la personne aimée que par son seul corps. Un bisexuel typique est peut-être plus apte à rechercher le vrai amour qu'un hétérosexuel typique.

Lorsque je vivais à Dublin, je fis la découverte du cimetière allemand de Glencree dans le comté de Wicklow, non loin de la capitale. Des pilotes allemands bombardèrent Dublin pendant la Seconde Guerre mondiale par erreur, croyant que c'était Belfast. Beaucoup d'Irlandais étaient plus ou moins ouvertement du côté allemand pendant la guerre, simplement parce qu'ils avaient le même ennemi que les Allemands : les Anglais. Les soldats allemands perdirent la vie et furent enterrés à

Glennecree dans le plus beau cimetière que j'aie jamais vu. Un monument arbore la même prière en [42] allemand, en irlandais et en anglais. En voici la version allemande :

*Mein Los war der Tod
Unter irischem, Himmel
Und ein Bett in Irlands
guter Erde.
Was ich geträumt,
geplant band
mich ans Vaterland.
Aber mich wies der Krieg
zum Schlaf in Glennecree.
Leid war und Schmerz
was ich verlor und gewann.
Wenn Du vorübergehst,
Sprich ein Gebet, daß
Verlust sich in Segen
verwandle.*

Et en voici ma traduction : « Mon sort fut la mort sous le ciel irlandais et un lit dans la bonne terre d'Irlande. Ce que j'ai rêvé et projeté me liait à la patrie. Mais la guerre m'a mené au sommeil à Glennecree. La peine et la douleur furent ce que je perdis et gagnai. Quand tu passeras ici, dis une prière pour que la perte se transforme en grâce. » Je me souviens de cette prière parce qu'elle m'a ému profondément. Je l'ai découverte en 1968 et je la récite en 2002. J'aime à penser que cette prière a été entendue et que la perte s'est transformée en grâce. [43] Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les grands pays de l'Europe n'ont pas connu de guerre entre eux. C'est la première fois dans l'histoire européenne que ces nations vivent cinquante-six ans en paix. Avec le Marché commun devenu la Communauté européenne muée en Union européenne, il est maintenant impossible qu'il y ait de nouveau une guerre entre l'Allemagne et ses partenaires européens.

J'aime à penser que les soldats allemands ne sont pas morts en vain et que la vraie patrie pour laquelle ils sacrifièrent leur vie était la patrie européenne. En livrant la pire guerre de l'histoire, ils ont mis fin pour toujours à la guerre en Europe.

[45]

Mon Allemagne

Chapitre 6

Mon premier amant allemand

[Retour à la table des matières](#)

J'ai fait la connaissance de Burkhard dans l'auberge de jeunesse de Chur en Suisse en 1968, au moment de l'entrée des troupes du Pacte de Varsovie à Prague. Il avait mon âge et étudiait à la Frankfurter Schule für soziale Forschung, l'École de Francfort pour la recherche sociale. Les professeurs de cette école étaient tous des néo-marxistes, comme Tillich. Un néo-marxiste était quelqu'un qui restait convaincu de la validité fondamentale des idées marxistes mais en désapprouvait l'application dans le régime de l'Union soviétique. Il est bien sûr beaucoup plus facile de rêver d'un paradis socialiste que d'en créer un. Les intellectuels les plus célèbres issus de cette école de philosophie furent Theodor Adorno, Jürgen Habermas, Erich Fromm, Herbert Marcuse et Paul Tillich. Le [46] marxiste allemand de leur génération que j'admire le plus est Bertold Brecht, pour la simple raison qu'il fut le seul qui eut l'honnêteté d'aller vivre dans la République démocratique allemande, la partie communiste de l'Allemagne, après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Nous ne saurons jamais jusqu'à

quel point les néo-marxistes allemands des années cinquante étaient sincèrement anticomunistes et jusqu'à quel point leur anticomunisme était une façon de protéger leur carrière dans les universités des pays capitalistes. Brecht n'avait ni honte ni peur. L'Allemagne communiste était sa patrie idéologique et il l'admettait ouvertement.

Mon ami Burkhard fit de l'autostop avec moi pendant l'été 1968. Nous visitâmes ensemble des villes charmantes en Suisse et dans le nord de l'Italie. Il essayait de pratiquer son anglais avec moi, mais mon allemand était plus fort que son anglais et c'est vite devenu notre langue commune. Quand j'ai vécu à Dublin puis à Metz, je retournais souvent à Francfort pour voir Burkhard. Il m'invitait quelquefois chez lui à Wilhelmshaven, sur la mer du Nord. C'est avec lui que je suis allé à Helgoland, une île de la mer du Nord qui était jadis anglaise. C'est là que j'ai découvert ma première *Frei Körperliche Kultur Strand*, ou plage nudiste allemande [47] (littéralement : plage de la culture corporelle libre).

Un soir à Helgoland, alors que Burkhard et moi nous promenions dans le centre de la ville, il entendit d'anciens nazis discuter dans une maison de ce que les Allemands auraient dû faire afin de gagner la guerre. C'étaient des Allemands respectables dans la cinquantaine. Burkhard s'est approché de la fenêtre et leur a hurlé des insultes de toutes sortes. La maîtresse de maison s'est contentée de fermer les volets et les fenêtres.

Je me trouvais avec Burkhard à Francfort pendant l'été de 1969. C'était le jour où mourut le grand philosophe Theodor Adorno. Burkhard était l'un de ses étudiants. Nous sommes allés à la maison d'Adorno afin de voir combien de ses admirateurs s'y étaient rendus. Nous étions les seuls. Puis Burkhard a eu l'idée géniale de demander aux inconnus dans les tramways et sur les trottoirs s'ils avaient entendu la nouvelle du décès de son mentor. À sa grande surprise, personne n'avait jamais entendu parler d'Adorno et personne n'était au courant de sa mort. Ce fut une vraie déception pour Burkhard. Il avait passé des années à étudier les écrits d'Adorno et il venait d'apprendre que ce grand intellectuel était inconnu même dans la ville où il

[48] vivait. Le gouffre entre les intellectuels et les autres est universel.

Après quelques mois d'amitié, j'ai révélé à Burkhard que j'étais bisexuel. Il était totalement hétérosexuel mais aussi curieux de savoir ce qu'était l'homosexualité. C'est ainsi que nous sommes devenus amants. Dans ma vie fort mouvementée, j'ai séduit des hommes hétérosexuels innombrables, et j'ai été séduit par autant de femmes. J'ai donc tendance à croire que Freud avait raison en disant que nous sommes tous bisexuels, surtout si on comprend par le mot bisexuel la capacité d'avoir des relations sexuelles, de quelque nature qu'elles soient, avec des membres de la gent masculine et de la gent féminine.

Quand j'habitais à Dublin et à Metz, je me rendais souvent en Allemagne et je voyais Burkhard régulièrement. Nous avons beaucoup en commun. je regrette d'avoir perdu le contact avec lui.

[49]

Mon Allemagne

Chapitre 7

Je vis près de l'Allemagne

[Retour à la table des matières](#)

Je commençai ma carrière de professeur universitaire en 1970 à l'âge de vingt-quatre ans à l'université de Metz. J'avais choisi d'enseigner à Metz dans le double objectif de vivre en France et près de l'Allemagne. Je pouvais donc améliorer mon français et mon allemand en même temps. Je vivrais aussi près de mon ami Burkhard.

On dit qu'à Metz, tout le monde a deux drapeaux, un français et un allemand. On sort le bon drapeau au bon moment. Metz, capitale du département de la Moselle et principale ville de la Lorraine du nord, fut une ville allemande entre la guerre franco-allemande de 1870-1871 et la fin de la Première Guerre mondiale. Les vieux Lorrains parlent toujours le lorrain, dialecte dérivé de l'allemand. Ils sont moins nombreux que [50] les Alsaciens parlant toujours l'alsacien, ou les Luxembourgeois parlant le luxembourgeois. Ces trois langues sont des dialectes allemands, et les gens qui les parlent ont aujourd'hui le français comme langue officielle. Les Luxembourgeois, les Lorrains et les Alsaciens parlent français entre eux, car leurs dialectes sont trop distinc-

ts pour être compris par les voisins. En fait, un bon Lorrain, comme un bon Alsacien ou un bon Luxembourgeois, a trois langues à sa disposition, c'est-à-dire son dialecte germanique, la langue allemande et la langue française.

À Metz, je partageais mon appartement avec un étudiant, Richard, qui venait d'un village près de la frontière. Il était parfaitement trilingue mais ne parlait que français avec moi. Un vieux Lorrain vivait dans la même maison. Il me parlait en allemand à l'intérieur de la maison et en français à l'extérieur. Les Lorrains sont très sensibles aux sentiments patriotiques de leurs voisins. Comme les Polonais d'origine allemande, ils refusent de parler allemand en public afin de ne pas offusquer le patriotisme de leurs voisins français qui ont peut-être perdu des êtres chers dans les guerres contre les Allemands.

Je remarquai très tôt que les jeunes Français n'ont rien contre les jeunes Allemands. Ils ne les tiennent pas du tout responsables [51] des crimes de leurs ancêtres. J'allais découvrir plus tard que le même phénomène existe en Pologne. Les jeunes Polonais n'ont pas de rancune envers les jeunes Allemands. Ils ont tourné la page et refusent d'être victimes de la haine des générations précédentes. Je n'ai constaté des complexes issus de la Seconde Guerre mondiale que chez certains jeunes Allemands qui souffrent malheureusement d'un sentiment de culpabilité par rapport au passé de leur pays.

J'adore les paysages de la Moselle et du Rhin. Les villes sont tranquilles et anciennes. C'est une région de l'Europe qui n'a pas été bombardée pendant la dernière guerre. La vie y est demeurée calme et paisible. Mon année à Metz fut la première que je passai loin d'une grande métropole. J'ai acquis à Metz une tendance à diviser les gens en deux catégories, ceux qui habitent les grandes villes et les autres. Je suis arrivé assez tôt à la conclusion que les gens des grandes villes sont plus stressés et désorientés que les gens des petites villes. Les habitants des capitales se considèrent comme supérieurs aux provinciaux, mais ceux-ci sont fiers de ce qu'ils sont et se fichent totalement de l'arrogance des Parisiens et des Londoniens.

Quand j'étais à Metz, je me rendais régulièrement en Allemagne, j'écoutais la radio allemande, je lisais des journaux et des [52] livres allemands. J'étais en train de devenir Allemand. Ma personnalité allemande était vraiment chez elle en Lorraine, comme ma personnalité française. Metz était l'endroit parfait pour un jeune Américain qui voulait oublier ses origines, les horreurs de la guerre du Vietnam et les problèmes sociaux de sa patrie, et qui voulait en même temps développer ses personnalités française et allemande.

[53]

Mon Allemagne

Chapitre 8

Je vis en Allemagne

[Retour à la table des matières](#)

Je commençai ma vie en Allemagne en septembre 1971 à l'âge de vingt-cinq ans. J'étais professeur d'anglais dans deux écoles secondaires de Cologne. J'ai connu des écoles secondaires, soit comme élève, soit comme professeur, dans plusieurs pays, les États-Unis, l'Irlande, l'Allemagne et l'Espagne, mais c'est uniquement en Allemagne que j'ai pu observer une école secondaire sans graves problèmes de discipline. En fait, je n'ai jamais eu de problèmes de discipline dans mes écoles de Cologne. Il est assez facile pour les adolescents de tirer profit de mon attitude désinvolte, mais mes élèves allemands n'en ont pas eu la tentation. La discipline allemande est plus que proverbiale. Elle fait partie de la vie de tous les jours. Les piétons ne traversent pas la rue, [54] même s'il n'y a aucune voiture à l'horizon, si les feux indiquent de patienter. Les Allemands suivent les ordres. Les ordres qu'ils suivaient pendant la dernière guerre étaient mauvais, mais ceux que je donnais à mes élèves étaient bons.

Je vivais dans un studio du centre-ville, près de la cathédrale. Ma mère m'avait parlé de cet édifice qu'elle avait vu dans les années vingt. Cologne a été largement détruite par les bombardements anglais et américains. Ses habitants disent que les alliés ont épargné la cathédrale parce qu'elle servait de balise à leurs pilotes. C'est vrai que c'est un monument impressionnant, la gloire du haut Moyen Âge que Tillich admirait tellement parce que la cathédrale était, selon lui, le centre de la vie sociale.

À part la cathédrale, il ne reste pas beaucoup de bâtiments du Vieux-Cologne. Plusieurs des édifices historiques les plus importants ont été reconstruits tels qu'ils étaient avant la guerre, mais ils sont très peu nombreux, aussi Cologne a l'air d'une ville neuve, une ville du vingtième siècle. C'est la tragédie des villes bombardées, qu'elles soient en Allemagne, en Pologne ou ailleurs. On a toujours envie de revisiter les vieilles villes telles qu'elles étaient avant, mais c'est évidemment impossible.

[55]

C'est à Cologne que j'ai rencontré Lothar. Il suivait l'un de mes cours. Il m'invitait souvent chez lui et j'ai fait la connaissance de sa famille. On fumait du hachisch ensemble. Il était né en République démocratique allemande, mais lui et sa famille avaient emménagé en République fédérale d'Allemagne dans les années cinquante. L'un de ses frères était retourné en visite une fois en Allemagne de l'Est, et il n'avait pas pu revenir chez lui dans la partie capitaliste de l'Allemagne. Lothar avait donc un frère à Berlin-Est et un autre à Berlin-Ouest qui ne pouvaient se voir.

Lothar et moi sommes amis depuis trente ans. Il est souvent venu au Québec et je vais le voir presque chaque année à Cologne. Quand je rentre en Allemagne, j'ai l'impression de revenir chez moi. Je ne pense qu'en allemand. Mon esprit devient germanique, mon intellect se nettoie, mes pensées changent de couleur, ma langue fait des soubresauts et construit de longues phrases avec les parties du verbe semées çà et là. Lorsque je suis en Allemagne, je reconnais les bornes du possible.

Le comportement humain et le langage ont des frontières qu'ils n'ont pas ailleurs. On dit et fait certaines choses qu'on ne dit ni ne fait ailleurs. Je me sens en sécurité en Allemagne. Je me promène le soir au cœur de la ville et je n'ai [56] pas peur. Ce n'est pas le cas dans mon pays d'origine. Les villes américaines sont vides le soir. Tout le monde a peur des autres. Lorsqu'un Américain rencontre un autre Américain, il soupçonne d'ordinaire qu'il se trouve devant un criminel, un fou ou un idiot. Ce n'est pas le cas en Allemagne. On s'attend à ce que la personne devant nous dise et fasse certaines choses, et elle réagit comme prévu. On dit qu'en Suisse tout ce qui n'est pas défendu est obligatoire et que tout ce qui n'est pas obligatoire est interdit. L'Allemagne se trouve plus près de la Suisse que des États-Unis dans l'échelle de l'ordre et de l'anarchie. J'aime beaucoup l'anarchie quand elle se limite à l'univers des spéculations philosophiques, mais je préfère l'ordre dans la vie de tous les jours. J'en ai besoin.

Le 30 avril 1996, quelqu'un frappe à ma porte à Chicoutimi. Je descends et trouve Lothar et son amie Brigitte. Je crois que je suis de nouveau en train d'halluciner et qu'ils sont là pour me ramener à l'hôpital psychiatrique. Que font-ils ici ? « Bonne fête ! » me disent-ils. Oui, c'est mon cinquantième anniversaire et le plus grand cadeau que je reçois est la visite inattendue de deux amis allemands.

Après une année dans les écoles de Cologne, j'ai obtenu un poste de professeur d'anglais à l'université de Bonn. Bonn est [57] juste à vingt kilomètres au sud de Cologne. Les deux villes se trouvent sur la rive occidentale du Rhin. Mon bureau à l'université se trouvait dans l'ancien château de l'électeur de Cologne. Je vivais dans la maison d'une vieille Allemande, Frau Brock, qui se trouvait dans le village de Graurheindorf au nord de la ville de Bonn. Chaque matin, elle montait dans mon appartement et me parlait pendant une demi-heure en *Bönnsch*, le dialecte local. Elle avait perdu un fils pendant la bataille de Stalingrad et gardait sa photographie à côté de son lit. Elle m'a confié avoir très longtemps espéré qu'il soit toujours en vie et qu'il revienne en Allemagne, mais qu'elle avait abandonné tout espoir depuis quelque temps.

Bonn est une ville merveilleuse. Le centre-ville abrite de très belles maisons du dix-neuvième siècle, des musées, la résidence de Beethoven et plusieurs rues piétonnières. Elle est à quelques heures de Paris, de Bruxelles, de Londres, d'Amsterdam. C'est aussi une ville cosmopolite où on entend toutes les langues européennes. Quand j'étais là, c'était aussi la capitale provisoire de l'Allemagne. On disait « provisoire » à l'époque avec une certaine ironie, car personne n'osait envisager la fin du communisme et la réunification de l'Allemagne. Que Berlin ne devienne la capitale de [58] l'Allemagne était aussi improbable que l'arrivée du père Noël.

Je donnais douze heures de cours par semaine. Au Québec, comme tous les autres professeurs réguliers, j'en donne cinq. Immanuel Kant en donnait vingt-huit à l'université de Königsberg et il a quand même eu le temps d'écrire *Die Kritik der reinen Vernunft*.

Beaucoup de mes cours étaient en traduction allemand-anglais. Mon cours le plus populaire portait sur l'histoire de la culture américaine. J'avais une approche carrément marxiste des problèmes sociaux et politiques de mon pays d'origine. Les étudiants allemands n'avaient jamais vu avant un professeur américain citer allégrement les oeuvres de Marx et de Lénine. C'était quand même assez approprié, puisque Marx avait fait ses études à l'université de Bonn. Des centaines d'étudiants s'inscrivaient à mon cours. L'université était obligée de me donner la plus grande salle du campus.

J'étais si heureux à Bonn que j'avais de la difficulté à y croire. Mes psychiatres américains avaient pensé que j'étais destiné à passer toute ma vie enfermé dans les hôpitaux psychiatriques, et voilà que je vivais une vie de rêve sans psychiatre ni psychotropes. Je savais que cette bonne fortune était due à mon ange gardien, Paul Tillich. Il était au [59] ciel auprès de Dieu le père, et il plaidait en ma faveur avec efficacité. On lit dans les journaux de temps en temps des remerciements à la Vierge pour faveurs obtenues contre promesse de publication. Je fais maintenant la même chose pour Tillich. Je comptais sur lui pour me libérer de l'enfer de la schizophrénie, des hôpitaux psychia-

triques et des États-Unis. Il a tenu sa promesse. Je vivais et travaillais dans le pays même de mon père spirituel.

Tillich m'a permis d'avoir foi en Dieu. Il était la preuve que l'on peut être un grand intellectuel et croire en Dieu, ce qui est très rare dans notre monde moderne. La foi religieuse nous permet d'affronter la vie et la mort avec confiance. Sans cette confiance, j'aurais sans doute été la victime permanente du pessimisme des psychiatres à mon égard. La foi peut consoler de tout, et la crise de l'homme moderne consiste principalement en une perte de foi. En fait, la dimension religieuse de la vie humaine en est partie intégrante comme le besoin de manger et d'aimer. La mythologie constitue un aspect permanent et universel de la nature humaine. Tillich et avant lui d'autres philosophes allemands du dix-neuvième siècle le savaient. Les intellectuels d'aujourd'hui, pour la plupart, n'ont que dédain pour les religions et les accusent de tous les maux [60] possibles. Tillich fut l'un des rares philosophes modernes à avoir reconnu l'inévitabilité et les bienfaits des religions dans la vie spirituelle et culturelle. Il espérait créer un renouveau pour le christianisme et le socialisme en même temps. Quand je donnais mes conférences marxistes à l'université de Bonn, personne ne savait que j'étais un disciple de Tillich. De toute manière, mes étudiants n'avaient jamais entendu parler de Tillich et de son Mouvement socialiste religieux allemand. Ce mouvement entre maintenant dans sa deuxième génération avec son siège social à Chicoutimi.

Après trois ans en Allemagne, j'avais l'impression d'être devenu Allemand. Je parlais comme un Allemand, je pensais comme un Allemand, je réagissais comme un Allemand. je me disais que trois ans suffiraient, que je ne voulais pas devenir encore plus Allemand et que mon éducation serait incomplète sans au moins un séjour d'un an dans un pays socialiste. je voulais aussi apprendre une langue slave. Le choix de la Pologne était donc inéluctable. Le village où était né Tillich se trouve depuis la fin de la guerre, et la partition territoriale, en Pologne. je serais un bon fils de Tillich et deviendrais capable de parler le polonais aussi bien que l'allemand. je parlerais donc les deux [60] langues de

son village d'origine. Tillich n'a jamais parlé polonais. Je serais donc un meilleur Tillich que l'original.

Je retourne presque chaque année en Allemagne et je me rends normalement à Cologne et à Bonn. L'été dernier à Bonn, je me suis demandé ce qu'aurait été ma vie si je n'avais jamais quitté Bonn. J'y avais une vie idéale, c'est-à-dire un bon poste dans une université prestigieuse au coeur de l'Europe. J'aime l'Allemagne, j'aime Bonn, j'aime la langue allemande, j'aime les Allemands, mais je suis quand même très heureux au Québec et je ne peux imaginer ma vie sans son chapitre québécois qui dure depuis vingt-cinq ans. Tout le monde a droit à un pays, et le mien est le Québec. Qui prend pays prend père, ai-je écrit plus haut.

[63]

Mon Allemagne

Chapitre 9

Les relations entre l'Allemagne et la Pologne

[Retour à la table des matières](#)

Tout le monde sait que la Pologne a souffert plus que tous les autres pays au monde à cause des Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Hitler détestait les Polonais autant que les juifs. Il voulait faire de la Pologne un *Lebensraum* pour les Allemands, c'est-à-dire un espace pour vivre. Des millions de Polonais furent torturés et tués par les Allemands. Les camps de la mort nazis qui se trouvaient en Pologne exterminèrent des millions de juifs, de Gitans, d'homosexuels, de marxistes, de schizophrènes, le tout au nom de l'idéologie de purification nazie.

J'arrivai en Pologne en 1974, vingt-neuf ans après la fin de la guerre. Je conduisais une voiture avec une plaque minéralogique allemande. Pendant ma première semaine [64] en Pologne, un vieux Polonais, voyant une voiture immatriculée en Allemagne, cracha sur mon véhicule à un feu rouge. Toutes sortes d'idées envahirent mon esprit : Monsieur, voulais-je lui dire, la voiture sur laquelle vous crachez porte une

plaque allemande mais le chauffeur n'est pas Allemand. je suis Américain. S'il vous plaît, arrêtez de cracher sur la voiture d'un Américain. Mes compatriotes sont en train de perdre la vie au Vietnam pour libérer le monde du communisme. Voulez-vous cracher sur la voiture d'un Américain ? Puis je pensai : Oui, crachez, vous avez raison ! Si j'étais un Polonais de votre génération, je cracherais probablement sur n'importe quelle voiture immatriculée en Allemagne, quelle que soit la nationalité du propriétaire. Une autre voix dans ma tête me disait : Tu penses que tu n'es pas Allemand, mais ce n'est pas vrai ! Tu parles couramment l'allemand, tu viens de passer trois ans en Allemagne, tu aimes l'Allemagne et les Allemands, ton père spirituel Tillich était un philosophe allemand. Arrête de prétendre que tu n'es pas Allemand. Qui est Allemand ? Nous sommes peut-être tous Allemands. Est Allemand qui aime la musique de Beethoven, la poésie de Rilke. Est Allemand qui aime n'importe quel aspect de la civilisation allemande. Hitler n'était pas le [65] seul Allemand. D'ailleurs, il n'était pas Allemand, mais Autrichien.

Je décidai donc qu'il existait deux Allemagnes, la bonne Allemagne et la mauvaise Allemagne. La bonne Allemagne, mon Allemagne, est celle des poètes et des philosophes, celle de Rilke et de Tillich. La mauvaise Allemagne est celle de Hitler et de Goebbels. Par analogie, il existe aussi une bonne Amérique et une mauvaise Amérique. Les hippies représentent la bonne Amérique de même que Kissinger et Nixon représentent la mauvaise Amérique. C'est probablement vrai pour tous les pays du monde. Staline était un mauvais Russe et Pasternak était un bon Russe. Ariel Sharon est un mauvais Israélien et Itzak Rabin était un bon Israélien.

Je tombe éperdument amoureux d'une Polonaise qui s'appelle Danuta. Née huit ans après la fin de la guerre, elle souffre de cauchemars récurrents où elle voit arriver des soldats allemands prêts à la torturer, la violer et la tuer. Son père se battait contre les Allemands dans l'armée clandestine fidèle au gouvernement polonais en exil à Londres. Les Polonais que je connais détestent le communisme et tiennent les Allemands responsables de leur sort. Selon eux, si les Allemands

n'avaient pas fait la guerre contre la Russie, la Pologne serait indépendante et capitaliste.

[66]

En 1974, la Pologne est un pays misérable. Il faut faire la queue pour acheter n'importe quel article. On veut acheter des chaussures, on fait la queue pendant des heures pour avoir des chaussures, on arrive finalement à la caisse et la préposée nous dit : « Aujourd'hui nous n'avons pas de chaussures mais nous avons des chemises », alors on achète une chemise. L'expression la plus courante dans la Pologne de cette période est *Nie ma* (« Il n'y en a pas »). Puisque les Allemands étaient à blâmer pour la misère de la Pologne comme ils l'étaient pour la Seconde Guerre mondiale qui a tué cinquante-cinq millions de personnes, comment peut-on ne pas haïr les Allemands ?

Le soupirant de Danuta devint son époux. Nous partîmes vivre en Espagne, à Tarragone, sur le bord de la Méditerranée. Un jour, je dus parler avec un Allemand. Je lui parlai en allemand, ce qui était tout à fait normal. Danuta, qui savait fort bien que je parlais allemand, entendit pour la première fois son mari parler allemand. Ce fut un choc pour son système nerveux. Avant, elle était l'épouse d'un Américain qui voyageait avec son passeport irlandais. D'un coup, elle devint la victime d'un bourreau allemand.

J'apprenais vite le polonais et Danuta apprenait vite l'espagnol. Après trois semaines [67] de leçons privées d'espagnol à Tarragone, elle était capable de se débrouiller dans les marchés publics et ailleurs. C'était sa quatrième langue, après le polonais, le russe et l'anglais. J'avais appris l'espagnol en Allemagne. Le polonais était donc ma sixième langue, après l'anglais, le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

Un jour, Danuta et moi allâmes voir Auschwitz. J'étais surpris de voir que la porte qui annonçait *Arbeit macht frei* (« Le travail rend libre ») était tellement petite. Comment était-il possible qu'une entrée si modeste soit devenue l'accès à l'enfer pour des millions de gens innocents ?

Des années plus tard, je dis à mes étudiants à Chicoutimi que mon épouse et moi avons été à Auschwitz ensemble. Après le cours, un étudiant s'étonna en disant : « Je ne savais pas que vous étiez si vieux. »

Mon fils Pierre a entendu beaucoup de commentaires anti-allemands et antisémites de la part de sa famille maternelle polonaise. Il était difficile pour lui de comprendre pourquoi je ne tolérais aucun commentaire raciste ou xénophobe dans ma maison, comme je n'acceptais pas non plus la présence de pistolets à eau ou de n'importe quel autre symbole de meurtre.

[69]

Mon Allemagne

Chapitre 10

Ma République démocratique allemande

[Retour à la table des matières](#)

J'ai toujours été fasciné par le socialisme. Cela a commencé quand j'étais enfant à Washington. Les écarts entre les riches et les pauvres sont plus évidents et plus obscènes aux États-Unis que n'importe où ailleurs. Le fait que mon père spirituel Paul Tillich a été un marxiste toute sa vie a sans doute joué un rôle important dans mon intérêt pour le socialisme. J'ai lu Marx, Engels, Lénine et leurs successeurs. Il était évidemment très difficile pour un jeune Américain de manifester sa curiosité pour la réalité communiste dans l'Amérique de ma jeunesse. Mais je tenais avant tout à garder un esprit ouvert pour toutes les grandes questions philosophiques. J'étais certain que les politiciens, les pasteurs et les professeurs de Washington mentaient la plupart du temps. Très tôt je [70] suis arrivé à la conclusion que les pasteurs n'avaient pas lu la même Bible que moi. Puis j'ai eu l'idée brillante qu'ils ne l'avaient probablement pas lue du tout. S'ils l'avaient lue, leur lecture s'était certainement limitée à quelques passages qui leur convenaient. Quant à moi je l'avais lue au complet. J'étais donc en me-

sure d'être d'accord avec Tillich qui disait que Jésus fut le premier socialiste.

J'ai même invité deux communistes à donner une conférence dans mon école secondaire, l'école privée la plus huppée d'Amérique, la *Phillips Exeter Academy*. Pour cette manifestation de notre célèbre liberté d'expression dont les Américains se vantent sans cesse, j'ai eu droit à une enquête du F.B.I. À dix-huit ans, j'avais déjà la réputation d'être un communiste homosexuel schizophrène. Il était donc inutile d'envisager une carrière au sein du pays où vivait ma famille depuis 1620.

Je visitai la République démocratique allemande pour la première fois pendant l'été de 1969, accompagné par une amante blanche sud-africaine. Nous avons fait connaissance dans une auberge de jeunesse de Berlin-Ouest. Quatre jours de suite, nous fîmes des visites à Berlin-Est. Il était évident que le niveau économique de la partie socialiste de l'Allemagne était inférieur à celui de la partie capitaliste. Nous parlions [71] avec plusieurs jeunes Allemands de la R.D.A. Souvent j'avais l'impression qu'ils nous enviaient. Mais il arrivait aussi que je parle avec des Allemands qui étaient fiers de leur système et qui nous disaient qu'ils n'avaient aucune envie de vivre ailleurs. Il n'en restait pas moins bizarre d'être emprisonné derrière un mur, comme dans une prison ou un camp nazi. Dans mon esprit, je comparais cette enceinte aux trois hôpitaux psychiatriques et à la prison où j'avais été enfermé dans mon pays d'origine. Néanmoins, je savais fort bien que, si j'avais à faire un choix pour ma résidence permanente entre l'Allemagne de l'Est et un hôpital psychiatrique américain, je choiserais sans doute celle-là.

Dans les années qui suivirent, je voyageai souvent dans les pays communistes d'Europe, l'Union soviétique, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Bulgarie et la Yougoslavie, où j'appris à parler aux gens sans poser de jugement sur leur pays et sans vanter les avantages d'autres parties du monde. On s'habitue aux règlements bizarres, à la paperasse, aux fouilles, aux documents de toutes sortes, aux visas, au marché noir, à la contrebande, à la corruption, à la misère, à la peur

de dire certaines choses dans certains endroits. Lorsque mon beau-père était à Chicoutimi et qu'il voulait parler [72] de politique en polonais, il chuchotait pour que nos voisins québécois ne l'entendissent pas.

En 1973, alors que j'étais professeur à l'université de Bonn, je décidai de passer une semaine de vacances à Dresde dans la partie socialiste de l'Allemagne. Mes collègues allemands étaient évidemment consternés par mon choix. Beaucoup d'Allemands de l'Ouest de cette époque essayaient simplement d'oublier l'existence de l'autre Allemagne et de tout ce qu'elle représentait. L'Allemagne était coupée en deux à cause des nazis, mais l'idéologie officielle de l'Allemagne de l'Est était le fruit de la philosophie allemande. Marx était après tout un philosophe allemand et disciple de Hegel. Mon désir de voir ce que mes collègues voulaient voir disparaître était en quelque sorte une provocation, et l'Allemagne de l'Est constituait une sorte d'application concrète de sa théorie. J'avais à Bonn comme à Boston la réputation d'être subversif, sinon carrément communiste. En fait, je n'étais ni l'un ni l'autre. Je ne suis qu'un pacifiste chrétien de gauche avec un esprit ouvert et une grande curiosité intellectuelle. Ma semaine à Dresde fut un délice. Il n'y eut qu'un problème : un homme dans la trentaine m'accompagna toute une journée juste pour mendier de l'argent. En fait, il [73] voulait acheter de l'argent capitaliste à un taux illégal. Je n'avais pas besoin de son argent socialiste et je ne pouvais savoir s'il était un agent secret de la police. Je finis par acheter une bouteille de parfum pour sa femme. Au moins, j'avais fait la connaissance de la ville des rois de Saxe.

Près du village de la famille de ma mère dans le New Hampshire se trouve un camp qui s'appelle World Fellowship. C'est une organisation de gauche accusée dans les années cinquante d'être un bastion communiste qui pourrait tenter de renverser le gouvernement fédéral américain. Pendant de nombreuses années, le directeur de ce camp fut un pasteur protestant allemand, Christoph Schmauch. C'était aussi un socialiste marxiste. En fait, il suivait le modèle de Tillich. Ce camp offrait jusqu'à récemment un colloque d'été sur la République démocratique allemande. L'idée principale de ce colloque était que l'Allemagne

de l'Est était plus ou moins un paradis terrestre. Les gens qui y participaient étaient des intellectuels marxistes de bonne volonté mais un peu naïfs. La dernière fois que j'y allai, le conférencier affirma qu'il n'existait pas de violence en République démocratique allemande. Je lui ai dit que j'avais été moi-même le témoin d'une bagarre dans une ville d'Allemagne de l'Est, ce qui ne m'est jamais arrivé en [74] Allemagne de l'Ouest. Les théories sont plus belles que la réalité. Selon la théorie, lorsqu'on élimine la lutte des classes, personne ne veut être violent envers ses compatriotes, puisque tout le monde partage la même richesse. En réalité, ce système crée la misère et la misère crée la violence. De toute manière, dans les pays socialistes d'Europe de l'Est, les gens maintenaient des distinctions de classe, évidentes dans leur langage. Les gens de la vieille bourgeoisie parlaient un sociolecte qui annonçait au monde leur supériorité sociale par rapport aux prolétaires. L'utopie doit rester utopie. Toute tentative philosophique d'améliorer le monde échoue. Ce fut le sort de l'Union soviétique et ce fut le sort aussi de la tentative de mes ancêtres de créer un modèle de charité chrétienne pour le reste de l'humanité en Nouvelle-Angleterre.

Je vis ma République démocratique allemande pour la dernière fois en 1989. Pendant une semaine, je travaillai de manière bénévole au Zwickauer Sommerinstitut für Englischlehrer, l'institut d'été pour les professeurs d'anglais à Zwickau. Je donnais surtout des cours de traduction de l'allemand vers l'anglais. Il y avait environ cent vingt étudiants dans cet institut, tous professeurs d'anglais d'écoles secondaires est-allemandes. Le premier soir, les professeurs [75] se présentèrent aux étudiants réunis. Je leur dis qui j'étais, d'où je venais, ce qu'avait été ma vie jusqu'alors. Ma dernière phrase fut : « Et je ne suis pas communiste. » Il y eut un soupir d'étonnement dans la salle. Je suis certain que c'était la première fois dans l'histoire de la République démocratique allemande que quelqu'un disait une telle chose en public. Six mois plus tard, le mur de Berlin est tombé, l'Allemagne a été réunie et le communisme a disparu d'Europe.

À la fin de ma semaine à Zwickau, je pris le train pour rejoindre mon épouse et notre fils chez mon beau-père à Lodz, en Pologne.

Quand j'ai essayé de traverser la frontière entre l'Allemagne et la Pologne, l'agent d'immigration allemand m'a demandé de sortir du train. Je lui ai demandé pourquoi, en allemand. *Weil Sie keine Ausreisegenehmigung haben* fut sa réponse. je n'avais pas de visa pour sortir. Il faut avoir un visa de sortie afin de quitter l'Allemagne de l'Est. je lui ai expliqué qu'il était absurde qu'un citoyen d'Irlande muni d'un passeport irlandais essaie de fuir un pays communiste pour aller vers un autre pays communiste encore plus éloigné que le premier des pays capitalistes. Il était d'accord avec moi, mais les ordres sont les ordres, surtout en Allemagne communiste. je commençais à descendre du train lorsqu'un agent d'immigration polonais m'a demandé [76] où j'allais. Je lui ai raconté cette histoire hallucinante en polonais et il m'a ordonné de retourner à ma place. Il a pris mon passeport, l'a donné au chef des agents d'immigration allemand et celui-ci y a apposé mon *Ausreisegenehmigung*, mon visa de sortie.

Six mois plus tard, j'eus la nouvelle de la chute du communisme. À vrai dire, j'étais plus triste qu'heureux. je pensais aux philosophes allemands de bonne volonté qui avaient inventé le communisme, aux écrivains comme Marx, Engels, Liebknecht, Luxemburg, Tillich, et je regrettais la futilité de toute philosophie. On abandonne le sort de l'humanité dans les mains de politiciens comme George W. Bush et on n'écoute pas les intellectuels comme Noam Chomsky. Quand je mourrai, je demanderai à Dieu pourquoi Il n'a pas créé une race plus intelligente et moins cruelle que la race humaine.

[77]

Mon Allemagne

Chapitre 11

Stefan Zweig

[Retour à la table des matières](#)

Un pilier de mon Allemagne porte le nom de Stefan Zweig. Quoiqu'il n'était pas Allemand mais plutôt Autrichien et juif, il représente pour moi ce que j'aime le plus dans mon Allemagne. Il a dit : *Meine Heimat ist die deutsche Sprache* (« Ma patrie est la langue allemande »). En ce sens, il était un vrai Allemand. Aussi, quand je parle de mon Allemagne, j'y fais entrer le monde de langue allemande au complet, avec l'Autriche, la Suisse, le Luxembourg, le nord de l'Italie, l'est de la Belgique et les communautés de langue allemande en Russie et en Amérique.

Stefan Zweig est sans doute mon auteur favori. De tous les romanciers, philosophes, poètes, historiens, dramaturges, théologiens qui ont habité la planète Terre, Zweig reste [78] mon préféré. Je l'ai découvert en 1985 dans la bibliothèque principale de l'université de Sydney, en Australie, et ce fut le coup de foudre dès la lecture de son premier livre. Pendant les dix mois qui suivirent, je lus l'œuvre complète de Zweig, en trente-sept volumes, en allemand, surtout chez moi à Chicoutimi.

Plusieurs raisons expliquent cet envoûtement. D'abord, il faut dire que Sigmund Freud avait peut-être raison en disant que Zweig connaissait les profondeurs de l'âme humaine mieux que quiconque. Il décrit avec exactitude les hauts et les bas de l'esprit humain. Il se coule parfaitement dans le monde intérieur de ses personnages, qu'ils soient hommes ou femmes, riches ou pauvres, simples ou complexes, Allemands ou juifs, hétérosexuels ou homosexuels. Il fait preuve d'une sensibilité, d'une sagacité et d'une intuition sans égales. Il donne au lecteur l'impression qu'il comprend ses personnages mieux qu'ils ne se comprennent eux-mêmes.

J'ai lu quelque part que le travail de Freud avait influencé Zweig. C'est fort probable. Tous deux furent amis à Vienne et à Londres. Ils firent partie de la bourgeoisie juive viennoise de la fin du dix-neuvième siècle. La découverte du rôle prédominant de la sexualité dans le comportement [79] humain par Freud et ses recherches sur les effets de l'inconscient jouèrent un grand rôle dans l'interprétation que fait Zweig de ses personnages. Zweig fut aussi un grand expert de la féminité et le fait d'avoir fait la cour à un très grand nombre de femmes donne une certaine authenticité à ses propos. Zweig fut aussi un vrai expert des névroses, des psychoses, des obsessions, des complexes psychologiques de toutes sortes. C'est un autre exemple de l'influence de Freud.

Une autre raison pour laquelle j'admire tant Zweig est tout simplement sa maîtrise de la langue allemande. Avec sa plume, il a su rendre la version la plus poétique et la plus exaltante de la langue allemande que j'aie jamais vue. Ses longues phrases sont comme des poèmes que l'on a envie d'entendre dans un merveilleux paysage de montagnes autrichiennes.

Je ne connais aucun autre auteur allemand qui laisse tomber l'auxiliaire *sein* pour donner tout l'espace du verbe au participe passé. Il écrit, par exemple, *Ich weiss nicht, ob er gestorben* (« je ne sais s'il mort »), tandis qu'un écrivain dirait toujours : *Ich weiss nicht, ob er gestorben ist* (« je ne sais s'il est mort »). Cette tournure stylistique renvoie à un langage poétique révolu.

Une troisième raison pour laquelle j'admire Zweig est qu'il avait des connaissances [80] encyclopédiques de la civilisation européenne, de ses langues, de ses littératures, de son art, de sa musique, de son théâtre, de son histoire. Il écrivit des romans, des nouvelles, des essais, des biographies, une autobiographie, et il laissa une abondante correspondance. Ses biographies les plus importantes sont celles de Marie Stuart, de Marie-Antoinette, de Balzac, de Freud.

On a déjà dit de Zweig qu'il fut le dernier des cachalots parce qu'il savait tout sur tout. Aujourd'hui, les universitaires en savent de plus en plus sur des sujets toujours plus restreints. Zweig, tout comme Tillich, était l'exact contraire.

Une quatrième raison pour laquelle j'ai été fasciné par Zweig est le fait qu'il fut un contemporain de mon père spirituel, Paul Tillich. Zweig naquit en 1881 à Vienne et Tillich en 1886 près de Berlin. Ils partagèrent donc la même culture à la même époque. Tous deux étaient de, grands intellectuels qui voulaient tout savoir. Tous deux étaient très conscients de leur héritage allemand, Tillich ayant hérité des traditions allemandes en théologie et en philosophie, Zweig de la tradition littéraire allemande. Tous deux étaient des Européens polyglottes qui étaient en même temps conscients de leur appartenance à la civilisation allemande.

[81]

Zweig, qui parlait couramment le français, l'anglais et l'italien, était surtout francophile. La ville qu'il aimait le plus au monde était Marseille. Un jour, il se rendit à Marseille afin d'écrire la traduction allemande de *Volpone* de Ben Jonson. Quand il arriva à Marseille, il ouvrit sa valise et constata qu'il avait oublié son exemplaire de la pièce de théâtre. Il écrivit simplement la traduction de mémoire, ce qui donna en fait une excellente imitation. Ce fut un grand succès dans les théâtres allemands et autrichiens.

La dernière raison pour laquelle j'admire tant Zweig est qu'il fut un vrai pacifiste, comme moi. Il faisait tout en son pouvoir pour faire avancer l'amitié entre les Allemands et les Français. Il avait horreur

de la guerre, surtout de la guerre entre pays européens. Selon lui, rien au monde n'était pire qu'une guerre. Il fallait faire tout ce qu'on pouvait pour éviter quelque forme de guerre que ce soit. Il croyait aussi qu'il lui incombait en tant qu'écrivain de ne pas prendre parti contre un autre. Il ne voulait s'aliéner aucun de ses lecteurs.

Son pacifisme a eu comme résultat bizarre que lui, qui était juif, refusait de protester contre les nazis, comme le pape Pie XII. Les nazis avaient brûlé ses livres simplement parce qu'il était juif, ils avaient fait des affiches de son visage pour montrer aux [82] Allemands les traits d'un juif archétypique, ils le bannirent d'Autriche et l'obligèrent à passer les sept dernières années de sa vie en exil. Pourtant, Zweig n'a pas élevé la voix pour protester contre les atrocités nazies, qu'il connaissait. Beaucoup de juifs ne peuvent pardonner à Zweig son silence devant les horreurs hitlériennes.

Je suis aussi un vrai pacifiste. Je vis en exil depuis trente-quatre ans afin de protester contre la guerre du Vietnam. Mais j'aurais quand même fait ma part dans la lutte contre les nazis. J'aurais refusé de tuer des soldats allemands, mais j'aurais accepté le travail comme interprète dans l'armée britannique, canadienne ou américaine. Tillich a travaillé contre les nazis, mais pas Zweig. Tillich a écrit des livres, des essais et des conférences pour dénoncer les nazis. Il faisait lire ses discours antinazis à la radio américaine diffusée en Allemagne par quelqu'un d'autre. Je n'ai jamais compris pourquoi il ne les lisait pas lui-même, comme le faisait Ezra Pound dans ses discours pro-fascistes qu'il livrait aux soldats américains.

En Autriche nazie, Zweig était un ennemi parce qu'il était juif. Il partit en exil en Angleterre, où il fut traité comme un ennemi parce qu'il était Autrichien. Sigmund Freud vivait en exil en Angleterre en même temps que Zweig. Quand Freud mourut, [83] Zweig prononça son oraison funèbre sur sa tombe. Ce fut la première et la dernière fois qu'il le tutoya.

Zweig commença son exil anglais en 1935 et émigra avec sa deuxième épouse au Brésil en 1940. Tous deux se suicidèrent ensemble en

1942, le lendemain de la conquête de Singapour par les japonais. Zweig a souffert toute sa vie de dépression. Il était obsédé par le suicide. Il écrivit plusieurs nouvelles sur ce thème. Il est intéressant de noter que, dans la plupart de ces histoires, le personnage principal se suicide parce qu'il vit à l'étranger. Il ne peut pas supporter l'éloignement de son pays d'origine. Zweig a donc, dans sa propre vie, connu le sort de ses personnages.

J'ai traduit plusieurs des textes de Zweig pour le plaisir. J'ai fait la première traduction en français du récit du voyage qu'il fit au Québec en 1911. C'était un vrai pessimiste qui croyait que le français était condamné à disparaître du Québec, comme la langue allemande de l'Amérique qui, à une époque donnée, avait eu presque autant de locuteurs que l'anglais. J'ai traduit quatre de ses nouvelles en anglais comme cadeau de Noël pour mes parents. Mon père, le dernier vrai puritain du Boston du dix-septième siècle, craignait que je ne perde mon poste à l'Université du Québec à [84] Chicoutimi parce que l'une de ses nouvelles finit par une scène d'amour.

Les livres de Zweig sont énormément populaires aujourd'hui dans les pays de langue allemande et ceux de langue française. Ce qui est incompréhensible pour moi est le fait qu'ils ne sont pas disponibles du tout dans les librairies des pays de langue anglaise. Tous ses livres furent traduits en anglais de son vivant mais, de nos jours, on ne peut acheter les traductions anglaises nulle part. C'est un mystère.

[85]

Mon Allemagne

Chapitre 12

Pardonner la vie possible

[Retour à la table des matières](#)

Il est maintenant évident que j'aime l'Allemagne, du moins mon Allemagne, celle des poètes, des philosophes, des musiciens, celle de Buxtehude, de Bach, de Brahms, de Beethoven, de Bonhöffer, de Böll, de Brandt, de Brecht, pour ne nommer que quelques-uns de mes Allemands favoris dont le nom de famille commence par un B. La mauvaise Allemagne, celle de Hitler et de Goebbels, est un pays que je n'ai connu que par les livres et les films. Elle appartient déjà à une autre époque, à un autre siècle, même à un autre millénaire. Je suis convaincu que, même dans les pires moments du régime nazi, la bonne Allemagne n'a jamais cessé d'exister. Elle vivait dans le cœur des centaines de milliers d'Allemands qui s'opposaient en pensées et en actions à l'idéologie [86] nazie. Tel fut le cas de ceux qui se trouvaient en Allemagne, comme le pasteur Dietrich Bonhöffer qui a sacrifié sa vie en essayant d'assassiner Hitler, et de ceux qui vivaient en exil, comme Tillich.

Enfant, à Washington, je nourrissais tous les préjugés du monde contre les Allemands. Maintenant, à l'âge de cinquante-cinq ans, je me rends compte que je suis devenu en quelque sorte Allemand moi-même. J'aime la langue allemande, la culture allemande, les auteurs allemands, les paysages allemands, la politesse allemande, l'idéalisme allemand, certaines pensées profondes dont seuls les Allemands semblent capables. Suis-je devenu Allemand ?

Quelle est la vraie Allemagne ? La bonne que j'ai découverte, ou la mauvaise dont l'humanité entière a été victime dans les années trente et quarante ? je suppose qu'on peut affirmer qu'il existe de bonnes gens et de mauvaises gens dans tous les pays du monde. Martin Luther King Jr. représente la bonne Amérique comme Richard Nixon représente la mauvaise. Salvador Allende représente le bon Chili comme Augusto Pinochet représente le mauvais. Shimon Pérès représente le bon Israël comme Ariel Sharon représente le mauvais. Yasser Arafat représente la bonne arabophonie comme Saddam Hussein représente [87] la mauvaise. La liste est longue. De toute manière, après trente-cinq ans d'études germaniques, je n'ai pas honte d'affirmer que je crois avoir découvert la bonne Allemagne et qu'il me fait plaisir de participer à ma manière à la civilisation allemande.

Étant protestant, j'ai tendance à donner une interprétation biblique ou religieuse aux grands événements de ma vie personnelle et de l'histoire de l'humanité. je l'ai dit : en lisant la Bible dans mon adolescence, je décidai que le Troisième Reich constituait l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel. Au lieu de prouver la non-existence de Dieu, comme le prétendait Primo Levi, la Shoah nazie était la preuve de la prophétie biblique et donc de la véracité de la foi en Dieu. Comme je suis incapable de vivre sans Dieu, j'ai besoin de croire que mon interprétation mythologique des pires horreurs de l'histoire européenne est correcte.

Je suis certain que la Seconde Guerre mondiale fut la dernière guerre entre les grands pays européens. Avec le succès de l'Union européenne, l'Europe est entrée dans une période de paix permanente. En quelque sorte, cette paix est la seule récompense valable de la der-

nière guerre. Puisse cette paix européenne devenir une paix universelle !

[88]

Rien n'est plus absurde qu'une guerre basée sur la religion. Toutes les religions monothéistes valorisent la paix mais font le contraire, puis déplorent la guerre. Pourtant, le véritable Israël, celui des prophètes de l'Ancien Testament, est un royaume spirituel dont sont citoyens tous ceux qui adorent le Dieu d'Israël, qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans. Le vrai Israël n'est pas un territoire. Il est important que les plus grands défenseurs du peuple palestinien dans les pays occidentaux soient des intellectuels juifs comme Noam Chomsky et Mordecai Weberman qui expriment leur solidarité avec les Palestiniens dans la tradition des valeurs spirituelles juives et des principes éthiques de la religion juive. Le Dieu d'Israël, selon la Bible, est toujours du côté des persécutés et des opprimés. Il est évident que, depuis cinquante-trois ans, le peuple le plus opprimé de la Terre est le peuple palestinien.

Le fait qu'un chrétien québécois ait appris à aimer la civilisation allemande est certes moins intéressant que l'évolution de l'attitude de mon ami juif David Finkelhor envers les Allemands. Je fis la connaissance de David en 1962 à la Phillips Exeter Academy, notre école. Nous fîmes partie de l'Exeter Peace Group, la société pacifiste de l'école. Nous savions dès le début de notre [89] amitié que nous avions quelque chose en commun, et c'était le fait d'appartenir à une minorité détestée. Il était juif et j'étais homosexuel. Pire encore, j'étais capable d'annoncer mon homosexualité à l'âge de seize ans à quiconque voulait m'écouter. Être homosexuel dans une école privée de garçons dans la Nouvelle-Angleterre puritaine des années soixante était aussi périlleux que d'être juif à Vienne en 1933. David écoutait les récits de mes visites hebdomadaires obligatoires chez le psychiatre d'Exeter, le docteur Stephens. « Aujourd'hui, il m'a dit que tous les homosexuels finissent clochards », confiai-je à David. David me regarda avec ses yeux sympathiques et inquiets. Il savait aussi bien que moi que mon psychiatre était fou. David et moi savions qu'il se pouvait que

mon psychiatre me rende fou. Nous croyions, naïvement, que nous serions capables d'empêcher une telle absurdité. Pendant les treize mois où je fus emprisonné dans le donjon psychiatrique McLean, à Belmont, Massachusetts, David me rendit visite chaque semaine. J'avais espéré que mes années d'études à Harvard seraient agréables. La schizophrénie provoquée par mon psychiatre a tout gâché.

Lorsque David était enfant à Pittsburgh, ses parents lui interdisaient de mettre le pied dans une Volkswagen. Son père était médecin [90] et sa mère juge. Ils racontaient à David l'histoire du nazisme, des camps de la mort, de la Shoah. Pour eux, la Volkswagen était tout simplement un symbole des atrocités nazies. Il était donc normal que leur fils évite de monter dans une Volkswagen.

Alors que j'étais professeur à l'université de Bonn, en 1973, je reçus une lettre de David. Il était furieux contre moi parce que je vivais en Allemagne, pays qui avait exterminé six millions de juifs. Comment avais-je pu le trahir après tout ce qu'il avait fait pour moi ? Il était sorti de ses gonds. Dans ma lettre de réponse à David, je posai une seule question : « Cher David, est-ce qu'il est pire de vivre en Allemagne après la Seconde Guerre mondiale que de vivre aux États-Unis pendant la guerre du Vietnam ? Love, Bobby ».

En 2000, David me confia « Je pardonne aux Allemands. » David est un vrai saint, un saint juif. Toutes les religions que je connais conseillent le pardon car il libère l'âme et rend la vie possible. C'était un précepte religieux. je ne pouvais donc poser de questions. Dans mon for intérieur, je voulais qu'il s'explique. Pardonne-t-il à tous les Allemands, même aux nazis ? Qu'est-ce qu'il voulait me dire ? Peut-être pensait-il qu'il me pardonnait d'être devenu moi-même un peu Allemand.

[91]

J'essaie de pardonner. Pourtant ce serait obscène de la part d'un chrétien québécois de dire qu'il pardonne aux Allemands d'avoir tué six millions de juifs. Est-ce que je dois pardonner aux Allemands d'avoir anéanti des milliers de mes semblables, des schizophrènes, des

homosexuels et des marxistes innombrables ? Ma religion me dit que je dois pardonner à ceux qui m'ont fait du mal, mais pas à ceux qui ont fait du mal aux tierces personnes. Je le sais, mais je n'arriverai jamais à pardonner aux psychiatres qui brisèrent mon adolescence.

L'année dernière, j'allai sur la tombe de mon père et lui déclarai : « Papa, je te pardonne. » je lui ai pardonné son rôle majeur dans l'apparition de ma schizophrénie, et de ne jamais s'en être excusé. Mais je ne songeai pas à lui pardonner d'avoir fait attendre ma mère jusqu'à l'âge de quarante ans avant de lui demander sa main. Ils se connaissaient depuis leur plus tendre enfance. je ne pus non plus lui pardonner d'avoir évité la vie au lieu de la vivre en restant vierge jusqu'à l'âge de quarante ans. C'était un homme pitoyable et je lui pardonnai néanmoins d'avoir brisé ma propre vie par les multiples échecs de sa propre vie personnelle. Il ne se connaissait pas. Il n'avait aucune idée de ce qu'est la vie, et pour cela je lui pardonnais.

[92]

Mon ami juif David pardonne aux Allemands ! Lui et moi, l'Exeter Peace Group des années soixante, ne pûmes mettre fin à la guerre du Vietnam. Nous ne pûmes non plus libérer la Palestine. Mais nous pouvons faire la paix avec les Allemands. Nous disons aux jeunes Allemands d'une voix unie et claire : « Nous ne vous tenons pas responsables pour les crimes de vos ancêtres. » Un juif américain pardonne aux Allemands et un chrétien québécois affirme aimer l'Allemagne.

Quand je revis David en août 2001, il était en train d'apprendre l'allemand.

[93]

Mon Allemagne

Chapitre 13

Le protestantisme, religion allemande

[Retour à la table des matières](#)

Quand j'étais enfant, tout le monde parlait de religion et personne ne parlait de sexualité. Maintenant que je suis adulte, tout le monde parle de sexualité et personne ne parle plus de religion. Il y a quarante ans, il fallait cacher son homosexualité. Aujourd'hui, surtout dans les milieux intellectuels, il faut cacher sa religion. Si j'ai l'audace d'afficher mon homosexualité, je pense que je devrais avoir le courage d'afficher ma religion. Je suis protestant. Je lis et relis la Bible depuis toujours. La lecture de la Bible constitue ma nourriture spirituelle principale. Je dis le Notre-Père chaque nuit avant de m'endormir. Je remercie Dieu de m'avoir permis de passer encore une autre journée à l'extérieur des hôpitaux psychiatriques, de [94] la schizophrénie et des États-Unis. Je vais à l'église chaque dimanche.

Comme tout le monde doit le savoir, le protestantisme est une religion allemande. Il a commencé avec Martin Luther. Le protestantisme est à la fois une négation et une affirmation. Il nie plusieurs aspects

du catholicisme, tels que la suprématie du pape, le culte de Marie et certains dogmes qui paraissent désuets ou superstitieux. Par contre, il affirme la valeur salvatrice de la religion biblique. Certains passages de la Bible sauvent des vies. Il suffit d'aller les chercher. J'ai la certitude que c'est ma foi religieuse qui a sauvé ma vie, car c'est elle qui m'a donné la confiance nécessaire pour faire face aux démons de la schizophrénie et les vaincre.

Tillich, qui aussi connu les affres de la maladie mentale pendant la Première Guerre mondiale, affirmait que la plus grande différence entre le catholicisme et le protestantisme est que le catholicisme invite les fidèles à être hétéronomes tandis que le protestantisme invite les fidèles à être autonomes. Cela veut dire qu'un bon catholique reconnaît l'autorité de l'Église dans les questions morales tandis qu'un bon protestant se dit que sa lecture personnelle de la Bible devrait lui suffire pour faire ses propres choix moraux. Aujourd'hui, la religion [95] catholique est en train de disparaître, surtout dans les milieux intellectuels. Depuis l'encyclique *Humanae Vitae* de 1968, qui stipule que la contraception est un péché, les catholiques sont appelés à faire un choix entre leur vie sexuelle et leur vie religieuse et à les opposer. Évidemment, le fait d'interdire la contraception dans un monde qui souffre de plus en plus de surpeuplement est en soi un crime. L'attitude du pape face à l'homosexualité est également rétrograde. Les juifs ont raison en rappelant au monde le silence total du pape Pie XII devant l'holocauste nazi. Certains fanatiques catholiques et protestants tuent des médecins qui pratiquent l'avortement. En fait, le manque de contact entre l'Église catholique et le monde moderne condamne cette religion aux oubliettes, surtout parmi les jeunes intellectuels européens et américains.

Le protestantisme est aussi disparu des préoccupations des intellectuels, surtout à cause de la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup de gens sont d'accord avec Primo Levi pour dire que l'existence d'Auschwitz prouve que Dieu n'existe pas. Tillich disait que Dieu est au-delà de l'existence et de la non-existence. Par cela, il voulait dire que le mot « existence » ne convient pas à Dieu. Une chose existe, mais pas

Dieu. La parole de Dieu, la Bible, existe, mais pas Dieu. [96] Tillich disait aussi que Dieu est le terroir de tout être, ce qui donne le pouvoir d'être à tout ce qui doit être. Cette définition correspond parfaitement à ce que voit un mystique lors d'une vision béatifique. Pour Tillich, Dieu est l'« inconditionné ». Un schizophrène est obligé d'adorer son hallucination. Evelyn Underhill, grande experte du mysticisme chrétien, affirme que ce qui distingue les mystiques des gens normaux est que les mystiques adorent leurs propres hallucinations tandis que les gens normaux adorent celles de leurs voisins.

Une deuxième raison qui explique le déclin du protestantisme aujourd'hui est qu'il est souvent représenté par des gens dont l'intellect laisse à désirer. Il suffit de penser à Billy Graham, à Ian Paisley et à Gerry Falwell.

Il fut un temps où les grands intellectuels protestants brillaient davantage. C'était surtout le cas avant la Seconde Guerre mondiale. Je fais référence aux écrivains comme William Butler Yeats, T.S. Eliot, Carl Jung, Karl Jaspers, Paul Tillich, Karl Barth, André Gide, Samuel Beckett et Northrop Frye. Il faut exclure de cette série Lionel Jospin, qui se décrit comme un « protestant athée », car un protestant ne peut être athée. Selon Tillich, il est impossible d'être athée parce que le concept de Dieu ne peut disparaître [97] de l'esprit dès lors qu'il l'a pénétré. Personne ne peut définir Dieu. Si quelqu'un prétend ne pas croire en Dieu, je pourrai toujours répondre : « Mais je ne crois pas en ce Dieu non plus. » Le Dieu en Qui je crois est Celui qui dit à Moïse : « Je suis. » Pourtant, je suis incapable de donner une définition scientifique de ce Dieu.

Dans la philosophie existentialiste allemande, prévaut l'idée de l'inévitabilité de la mythologie. La mythologie fait partie de la nature humaine, comme le désir d'aimer. L'homme a le désir naturel d'être bon et ce désir est aussi éternel et universel que le désir de manger. Pour les protestants, c'est Dieu qui nous révèle comment être bon et c'est la lecture de la Bible qui révèle ce que Dieu veut de l'homme. Toute la civilisation occidentale dérive des pensées juive et grecque. La pensée juive est plus mystique et la pensée grecque plus concep-

tuelle. L'une complète l'autre. Certains grands philosophes comme Bertrand Russell rejettent tout ce qui n'est pas rationnel. Ils sont incapables d'admettre que l'homme n'est pas rationnel, que la vie n'est pas rationnelle et qu'il est inutile d'essayer d'être strictement rationnel dans un monde absurde et irrationnel.

Même le grand athée Jean-Paul Sartre dans les dernières années de sa vie a changé un peu d'attitude envers Dieu. Sartre était [98] au fond un homme très religieux. Sa vie était remplie de moments et d'idées sacrés. Dieu est le Tout sacré, c'est tout. Tillich était à la fois un mystique et un philosophe. Il essayait d'exprimer dans un langage philosophique certains phénomènes mystiques. La tragédie de sa vie fut que les contraintes de la vie dans l'Amérique des années cinquante l'empêchèrent de parler ouvertement de sa propre expérience de la démence et de sa loyauté fondamentale envers le mouvement communiste international. Sartre, parce qu'il vivait en France, avait plus de liberté d'expression. Il avait aussi l'avantage de ne pas avoir connu les démons de la psychose.

J'essaie de faire mon possible pour que le monde délaisse ses idées traditionnelles sur la maladie mentale. Il faut démystifier la démence. Pour moi, la maladie mentale représente surtout la souffrance extrême. Les malades mentaux souffrent déjà assez, sans que la société ajoute la souffrance de la honte et de la marginalisation. Je sais qu'une psychose peut être la source d'une grande créativité, et j'ose croire que c'est le cas pour moi et probablement aussi pour Tillich. Un intellectuel moderne ne peut lire l'Évangile sans se demander si Jésus était schizophrène. Les gens qui le connaissaient le considéraient comme tel, s'il faut en croire Marc, III, 21 : « Ses parents, entendant [99] ce qui se passait, se saisirent de lui en disant : "il est hors de sens". » Le discours de Jésus dans Matthieu, XXIV, est évidemment un délire paranoïaque. Aucune autre interprétation n'est possible.

Les valeurs spirituelles et morales de la Bible constituent le fondement de la civilisation occidentale. Aujourd'hui, les professeurs d'université se donnent le mandat de tuer ce qui reste de cette civilisation. Nos étudiants peuvent finir leurs études sans avoir lu un seul

livre classique, un seul poème, un seul essai philosophique. Lorsque je me rends compte que nos universités délivrent des diplômes aux étudiants qui n'ont jamais lu le vingt-troisième psaume et ne savent même pas où le trouver, je souffre d'une nausée métaphysique indescriptible.

Beaucoup de jeunes gens aujourd'hui ne savent pas prier. On dira qu'ils n'ont jamais eu besoin de prier. je plains les gens qui n'ont jamais eu besoin de prier. je plains les gens qui ont eu la vie facile. Une vie facile ne vaut pas la peine d'être vécue. Il existe aussi des gens qui croient qu'ils n'auront jamais à faire de grands choix moraux. Chaque jour il faut faire des choix moraux. L'avantage d'une religion est qu'elle nous donne des balises pour savoir distinguer le bien du mal. Elle nous permet de nous endormir le soir la conscience tranquille et elle [100] nous permettra, espérons-le, de mourir la conscience en paix.

Lorsque je lisais la Bible dans mon adolescence, je me donnais une religion. Je décidais quels passages de la Bible étaient pour moi importants et sacrés. J'établissais mes propres principes religieux. Les deux axiomes moraux que je me suis donnés sont les suivants : je refuse d'adorer l'argent et je refuse de tuer, de participer aux guerres ou d'être violent. Évidemment, avec de tels principes, il était difficile voire impossible de vivre aux États-Unis dans les années soixante et après. Le matérialisme de la société de consommation est accablant. Tout devient une question d'argent dans la société la plus riche de l'histoire humaine. L'être humain se transforme en objet de consommation comme n'importe quel autre. Les uns se servent des autres comme moyen de faire son chemin dans une vie de plus en plus compétitive. Le rêve américain m'a dégoûté dès ma prime enfance.

Je reste un idéaliste. L'idéalisme est une forme de philosophie que l'on trouve en Allemagne et en Amérique. On parle de l'idéalisme allemand et de l'idéalisme américain, mais jamais d'un idéalisme français ou italien. je crois que cet idéalisme allemand et américain fait partie de la tradition protestante. Quiconque lit la Bible se dit que [101] le monde n'est pas ce que Dieu veut qu'il soit. Cette conclusion fonde la

base de tout idéalisme. Lorsque Dieu disparaît de l'imaginaire du monde, disparaissent en même temps les concepts de bien et de mal, et l'idée qu'il faut d'améliorer le monde afin de plaire à Dieu. Les psychologues et les psychiatres mettent beaucoup d'accent sur ce qu'ils appellent la « réalité ». Ils tendent à ignorer le besoin universel d'idéal, d'imaginaire, d'irréel, de fantasmes, de chimères. Ma réalité change chaque jour. Chaque personne a une réalité qui change chaque jour. Donc, la réalité n'existe pas. Pour les gens religieux des traditions monothéistes, c'est uniquement Dieu, l'Éternel, qui ne change pas. La philosophie grecque a commencé avec l'adage d'Héraclite « Tout change ». La réponse juive à cet énoncé est que Dieu ne change pas.

J'ai donc décidé de passer ma vie comme pacifiste en adoptant comme commandement fondamental : « Tu ne tueras point. » Les pacifistes se disent que la guerre cessera quand tout le monde acceptera d'être pacifiste. Nous valorisons la paix comme l'élément le plus fondamental pour le bien des nations et des individus. Toute pensée pacifiste tient qu'une vie ne vaut pas plus qu'une autre. Dans le discours des politiciens américains, une vie américaine vaut beaucoup [102] plus qu'une autre. Pour les pacifistes, la mort d'un civil vietnamien est aussi atroce que la mort d'un civil américain.

Afin de promouvoir la paix dans le monde, les adultes doivent enseigner à leurs enfants que la violence engendre la violence, la guerre engendre la guerre et la vengeance engendre la vengeance. Un pacifiste refuse de participer à ce cycle infernal. Les soldats qui sont appelés à tuer les soldats d'autres pays doivent se dire que leurs ennemis sont probablement aussi innocents, aussi stupides, aussi dépourvus de sagesse qu'eux-mêmes.

Certains pasteurs et certains prêtres disent aux jeunes soldats qu'il est doux et moral de sacrifier sa vie, et de tuer pour le bien de la patrie. C'était le discours de Paul Tillich pendant la Première Guerre mondiale. Selon moi, il s'agit d'une mauvaise théologie. Il n'est jamais bien de perdre sa vie ou de tuer d'autres personnes pour quelque nation que ce soit. Le fondamentalisme musulman, le fondamentalisme juif et le fondamentalisme américain se valent et ils sont tout aussi

erronés. Dans le royaume de Dieu, il n'y a pas de guerre. Pour que ce royaume vienne sur Terre, il faut que la guerre cesse. L'un de mes passages favoris de la Bible est le suivant : « Car tous les dieux des peuples sont des idoles, et l'Éternel a fait [103] les cieux » (Psaume XCXVI, 5). Cela veut dire que les symboles des nations que les gens adorent, tels que les drapeaux et les chants patriotiques, sont des idoles et ne servent à rien car ils sont éphémères et tribaux. C'est le Dieu d'Israël, l'Éternel, qui a créé les cieux. Les cieux représentent l'infini et l'immuable. Si nous adorons Dieu, Il nous sauvera. Si nous adorons un drapeau, il peut nous tuer.

Donc, tout protestant est en quelque sorte Allemand, qu'il l'admette ou non. Nous protestants faisons partie d'une religion d'origine allemande. Lorsque j'essaie de me réconcilier avec mon héritage protestant, je tente en même temps de reconnaître l'influence de la civilisation allemande dans ma propre vie spirituelle et intellectuelle.

[105]

Mon Allemagne

EN GUISE DE CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

Comme tous les Américains, tous les Français et tous les Québécois de ma génération, j'ai commencé ma vie en détestant les Allemands. Les Allemands représentaient pour moi tout ce qui était diabolique et impardonnable. Maintenant, à l'âge de cinquante-cinq ans, je sais que je suis devenu un peu Allemand moi-même. Je parle allemand depuis 1964, j'ai un shaman allemand, Paul Tillich, depuis 1965, je voyage en Allemagne presque chaque année depuis 1968. Mes préjugés ont fondu comme neige au soleil. J'arrive donc à la conclusion que les Allemands ne sont pas programmés génétiquement pour être moralement inférieurs aux autres peuples.

La haine des Allemands était presque universelle chez la génération de mes parents. [106] Chez ma génération, elle disparaît lentement, chez celle de mon fils, elle n'existe pas du tout. Même les jeunes Polonais, comme les jeunes juifs, se sont réconciliés avec le peuple allemand. L'été dernier, quand j'étais de nouveau à Cologne, j'entendais très souvent parler le polonais. J'ai l'habitude de dire *Dzien dobry* (« Bonjour ») chaque fois que j'entends la langue polonaise en public, surtout par solidarité mais aussi par curiosité. Il est toujours possible de se faire de nouveaux amis polonais. J'étais assis dans le train entre

Bonn et Cologne et j'entendais deux jeunes Polonaises. Au lieu de leur dire « bonjour », je décidai de leur donner une salutation patriotique polonaise juste pour voir leur réaction. J'ai donc dit : *Niech zyje Polska!* (« Vive la Pologne ! »). Une réponse patriotique typique serait *Niech zyje*. Au lieu de cela, j'ai eu droit à *genau*, un mot allemand qui veut dire « exactement ». J'ai compris. Pour ces jeunes filles polonaises vivant en Allemagne, je n'étais qu'un vieux patriote polonais totalement cinglé. Elles se fichaient totalement des manifestations d'amour pour la patrie polonaise et préféreraient me répondre en allemand, une langue qui, pour elles, n'avait jamais été celle de l'ennemi.

Le temps passe et le temps guérit. La Seconde Guerre mondiale s'éloigne de plus [107] en plus de nos préoccupations. Les horreurs nazies font déjà partie d'un passé lointain. Hitler fut certainement le plus grand bourreau de l'histoire de l'humanité, mais ma génération en a vu d'autres : Staline, Pol Pot, Kissinger, Nixon, Pinochet, Saddam Hussein, Slobodan Milosevic, Oussama ben Laden, Ariel Sharon, les Bush père et fils. La Shoah nazie fait partie d'une série noire qui comprend aussi les goulags, le Rwanda, le génocide au Vietnam et celui du Cambodge.

Il faut faire tout ce qu'on peut pour que le monde n'oublie pas les holocaustes. je persiste à croire que les images des cadavres d'Auschwitz ont détruit mon enfance. J'ai assisté à la projection de *Schindler's List* dans un cinéma de Chicoutimi. À mon côté était assise une dame de mon âge, originaire de la région. À la fin du film, on lit ceci : « Six millions de juifs ont perdu la vie pendant l'holocauste nazie. » La dame a poussé une exclamation en lisant cela. je me rendais compte qu'elle venait de prendre connaissance de cet élément essentiel de l'histoire moderne pour la première fois. Je l'enviais. Je me disais que ma vie aurait été beaucoup plus agréable si j'avais pu attendre l'âge de cinquante ans pour apprendre l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

Dans mon for intérieur, je sais très bien que je préfère maintenant l'Allemagne à mon pays d'origine. Si je devais choisir entre l'Allemagne et les États-Unis comme lieu de résidence permanente, je n'hésiterais pas une seule seconde à opter pour l'Allemagne. Très tôt dans ma vie, je suis arrivé à la conclusion que le monde était divisé entre deux sortes de personnes, soit les gens normaux et les Américains. Afin de trouver un minimum de santé mentale, il fallait que je quitte le pays où ma famille vit depuis 1620. Il est hors de question que je retourne à une nation qui m'a rendu fou. Un séjour aux États-Unis de temps à autre me suffit.

Chez les jeunes cosmopolites de ce monde, il y a deux tendances. Il existe des jeunes cosmopolites qui acceptent de vivre aux États-Unis puis ceux qui les fuient. Le gouffre entre Européens et Américains s'élargit constamment. Chaque année, trois cent mille Américains quittent leur pays d'origine pour toujours afin de vivre ailleurs. Pour la première fois dans l'histoire, les Américains qui vont s'installer en Irlande sont plus nombreux que les Irlandais qui émigrent vers l'Amérique. Les gens fuient les États-Unis surtout à cause de la violence omniprésente. En 1994, quarante mille Américains ont été tués par balle, pour un seul Néo-Zélandais. Washington, ma ville [109] d'origine et lieu de résidence du président le plus puissant de la planète, a connu cette année-là un nombre record d'homicides, soit cinq cents. Elle est ainsi devenue la ville la plus dangereuse de la planète. Au centre de cette ville, les politiciens continuent à dire que leur pays constitue un modèle pour le reste de l'humanité, empruntant ainsi une idée de nos ancêtres puritains du dix-septième siècle. Deux millions d'Américains vivent en prison. La population carcérale en France est de cinquante mille âmes. Toutes proportions gardées, cela veut dire que neuf fois plus d'Américains que de Français sont emprisonnés, soit un tiers de la population masculine californienne entre dix-neuf et vingt-neuf ans. Enfin, un jeune Américain type de dix-huit ans a vu vingt-huit mille meurtres à la télévision.

À l'inverse, quand je me trouve en Allemagne, comme n'importe où en Europe, je me sens en sécurité. Je suis loin de la violence américai-

ne, de la folie américaine, de l'ignorance américaine. C'est surtout en raison du système d'éducation américain désastreux que la différence culturelle entre Américains et Européens s'agrandit. On a l'impression que les jeunes Américains n'apprennent rien du tout dans leurs écoles. Mon neveu n'a jamais entendu parler de Karl Marx. Un jeune Parisien m'a raconté [110] l'année qu'il avait passée dans une école américaine. Un jour, un camarade américain lui demanda d'où il venait. « De Paris », répondit-il. « C'est où ça, Paris ? » « En France. » « C'est où ça, la France ? » Il est impossible que les Américains et les Européens communiquent ensemble s'ils ne partagent plus aucune culture commune.

Je me sens donc plus chez moi en Allemagne qu'en Amérique. Je préfère aussi la langue allemande à la langue américaine. Nous qui sommes issus des vieilles familles de Nouvelle-Angleterre n'apprécions pas ce que les innombrables immigrants ont fait pour changer notre belle langue anglaise. Lorsque je me suis trouvé pour la première fois en Angleterre en 1968, j'ai eu l'impression d'apprécier pour la première fois la véritable beauté de la langue anglaise. Nous, les Puritains des premières générations, pensions que les nouveaux arrivants devaient nous respecter et essayer au moins d'apprendre notre langue. Dans mon adolescence, j'ai découvert que les autres ethnies tendaient à détester les WASP, les *White Anglo-Saxon Protestants*. Au lieu de nous être reconnaissants d'« avoir fondé ce merveilleux pays », ils nous en voulaient. Ils nous reprochaient la souffrance qu'ils vivaient dans leur nouveau pays qui n'était que la continuation de ce qu'ils avaient vécu dans [111] leur pays d'origine. Le *melting pot* américain reste donc un mythe. Les groupes ethniques gardent leurs particularismes, et ce qui les soude, c'est la rancune et le dédain envers les vieilles familles anglaises. Je n'avais donc aucune envie de vivre dans un pays où des gens me détestaient simplement parce que ma famille avait été là avant la leur.

Quand je parle allemand en Allemagne, j'aime les sons de cette langue dans ma bouche. Ma tête devient claire et lucide. Je n'ai jamais juré en allemand, probablement parce que les Allemands ne jurent pas.

Ils n'ont qu'un seul mot obscène, *Scheiße*, « merde ». Je déteste la répétition constante des mots vulgaires en anglais : *fucking this and fucking that*. Je ne me suis jamais chicané en allemand. Les Allemands ne se querellent pas devant moi. Je me suis querellé souvent en anglais, en français et en polonais, mais jamais en allemand. Je me souviens d'avoir rêvé en allemand, mais je ne me souviens pas d'avoir rêvé en français. La dernière fois que j'étais en Allemagne, l'été dernier, j'étais tellement immergé dans la langue allemande que j'ai eu de la difficulté à me remettre à la langue française. Dans le train qui m'amenait de Cologne à Paris, j'ai dit au conducteur belge : « Voulez-vous mon billet voir ? », ce qui reproduit parfaitement [112] l'ordre des mots de la phrase allemande équivalente : *Wollen Sie meine Fahrkarte sehen ?*

Ma mère m'a demandé dans quel pays j'aimerais le plus vivre et j'ai répondu : « Au dix-neuvième siècle. » Elle a tout compris. Oui, je préférerais vivre en Allemagne que de vivre en Amérique. Mais je préférerais aussi vivre en Italie que de vivre en Allemagne. J'ai ce que Goethe appelle *der Drang nach dem Süden*, l'élan vers le sud. J'adore l'Italie. Quand je parle allemand, ma tête devient lucide. Quand je parle italien, elle se remplit de bulles de champagne. Presque chaque mot se termine par une voyelle, ce qui me rend vraiment exubérant. Les Italiens sont très chaleureux et accueillent avec enthousiasme les étrangers qui ont pris la peine d'apprendre leur langue. Mais la réalité de ma vie est telle que je ne suis pas obligé de choisir entre les États-Unis, l'Allemagne et l'Italie comme lieu de résidence permanente.

J'ai un pays et il s'appelle le Québec. Quand j'ai commencé ma vie ici en 1977, je me considérais comme un Néo-Québécois. Depuis quelques années, j'ai laissé tomber le « Néo » et je suis devenu Québécois tout court. Parfois, je dis même que je suis Québécois pure laine ou Québécois de souche. J'affirme que je suis plus québécois que les gens nés ici, parce que j'ai choisi le Québec tandis qu'ils sont ici à cause de leurs parents. [113] Je sais fort bien que je vis dans la même forêt que ma famille depuis le dix-septième siècle. C'est juste que je vis au nord de la frontière avec les États-Unis. De toute manière, j'ai

renoncé à la citoyenneté américaine le jour suivant l'élection de George W. Bush. En tant que pacifiste, je refusais d'être citoyen d'un pays qui avait tué trois millions de Vietnamiens de mon vivant et qui venait d'élire comme président quelqu'un qui avait permis l'exécution de cent cinquante-deux personnes lorsqu'il était gouverneur du Texas. Cent cinquante-deux personnes qui n'avaient jamais demandé à naître dans le pays le plus violent de la planète.

J'aimerais terminer cet essai avec une autre référence au protestantisme que j'appelle la religion allemande. Un protestant qui étudie la Bible n'est pas obligé de croire tout ce qu'il y lit. Il a la possibilité, voire l'obligation, d'accepter certains passages, d'en rejeter d'autres, d'en interpréter certains comme des métaphores et d'autres comme des vérités littérales. Je n'ai jamais cru aux histoires surnaturelles comme celles de la naissance de Jésus d'une vierge, ou celle de son talent pour marcher sur les eaux. J'ai aussi lu le Coran, et ce que j'admire dans le livre des musulmans est précisément l'absence d'histoires invraisemblables.

[114]

Il y a quand même certains passages de la Bible que j'interprète comme une promesse de Dieu. Le plus important est celui d'Isaïe, II, 4 : « Et l'on n'apprendra plus la guerre. » Je crois sincèrement que le jour viendra où l'humanité n'apprendra plus la guerre, où la guerre n'existera plus, où la paix sera universelle et éternelle. Je sais que cette idée est totalement irrationnelle, mais elle fait partie de ma religion. Comme disait Tillich, l'homme a deux manières de savoir, la raison et la révélation. La raison ne suffit pas à rendre la vie vivable. Nous avons donc le besoin de la révélation et de la mythologie.

Si toutes les religions décidaient que l'humanité a attendu assez longtemps pour que la promesse faite à Isaïe se réalise, nous aurions enfin la paix. Mais il faut travailler pour la paix. Il faut éduquer nos enfants pour qu'ils chérissent la paix plus que tout autre bien. Ils doivent apprendre à refuser toute forme de violence et tout instrument qui puisse provoquer la mort.

Pourtant, l'éducation ne suffit pas. Il faut prendre des mesures politiques concrètes. Selon moi, la seule manière efficace de faire avancer la paix universelle et permanente est de renforcer les pouvoirs des Nations unies. Je sais que les efforts des philosophes pour changer le monde ne réussissent guère, mais [115] j'aimerais quand même profiter de cette occasion pour suggérer des mesures propres à augmenter l'efficacité des Nations unies. D'abord, je propose de créer deux nouveaux sièges permanents au Conseil de sécurité, accordés à l'Inde et à l'Allemagne. L'Inde est le pays le plus peuplé du monde après la Chine et l'Allemagne réunifiée est le pays européen le plus peuplé. Je propose aussi d'enlever le droit de veto des membres permanents du Conseil de sécurité. Comme troisième recommandation, je propose que les nations du monde acceptent de toujours respecter les résolutions des Nations unies. Si l'humanité veut survivre, il nous faut apprendre à vivre ensemble, et la seule manière de réussir ce défi est de donner le statut de lois internationales aux résolutions des Nations unies. Il est absurde qu'un seul État puisse contrecarrer la volonté de tous les autres États du monde.

Si nous faisons en sorte que la Seconde Guerre mondiale soit vraiment la dernière grande guerre de l'histoire, l'abomination de la déso-lation que fut le Troisième Reich aura donné naissance à la paix promise à Isaïe. Mon Allemagne, la bonne Allemagne, aura vaincu la mauvaise et l'humanité saura de nouveau que l'amour, l'espoir et la foi sont plus forts que la haine, le désespoir et le doute.

Fin du texte